27e ANNÉE (3e SÉRIE) — No 22 — 1er JUIN 1905

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les jeudis

F. PERRIOT
Ancien supérieur du Grand Séminaire de Langres
DIRECTEUR ET RÉDACTEUR EN CHEF

A. ROZIER
Dr en théologie
SOUS-DIRECTEUR

L'abonnement, pour tout l'Univers, est de 15 francs à l'EDITION COMPLÈTE ; *de 10 francs à* l'EDITION PARTIELLE.

Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de l'*Ami du Clergé*, Maison St-Pierre, rue Tassel, à Langres (Hte-Marne).

Causerie de l'AMI sur les « Revues »

SOMMAIRE

I. Bouddhisme et Bouddha. — II. Morale bouddhique. — III. Bouddhisme et pessimisme. Schopenhauer. — IV. Liturgie et bouddhisme. — V. A Bénarès. — VI. Moulins à prières et mascarades sacrées. — VII. Théosophie et lotus bleu. *Sur la Branche*, de Pierre de Coulevain. — VIII. Richard Wagner. — IX. Berlioz et le génie français. — X. César Franck. — XI. Un prédicateur du XIIIe siècle. — XII. Notes critiques. — XIII. Littérature et infection. — XIV. Un Bref de Pie X à l'Institut catholique de Paris.

I. — M. André Chevrillon poursuit ses excursions en pays bouddhique. L'an dernier c'était en Birmanie (*Ami* 1904, p. 249 250). Cet hiver nous le retrouvons à Ceylan (*Ceylan bouddhique, Revue de Paris*, 15 nov. et 1er déc. 1904). On n'attend pas que nous l'accompagnions dans toutes ses pérégrinations, qui sont des « pèlerinages, » puisque ce sont surtout les sanctuaires et les cérémonies bouddhiques qui l'attirent. Toutefois, comme le bouddhisme est à l'ordre du jour chez nous et que de divers côtés l'on nous a demandé des éclaircissements sur le bouddhisme ; comme il se fait, depuis un quart de siècle principalement, une propagande active en faveur du bouddhisme en Europe, que des Revues bouddhiques se fondent de tous côtés, que la *Revue théosophique française, le Lotus bleu*, publie le sommaire de quatorze revues distinctes d'elle-même, que les *Etudes* des Jésuites viennent de consacrer au *Lotus* deux articles étendus et très étudiés (5 février et 5 mars 1905), que la société bouddhiste fondée à Londres sous l'impulsion de Sophie Blavatsky et du colonel Olcott est fort prospère aujourd'hui sous la direction de Mme Annie Besant, que l'influence du bouddhisme dans le monde savant d'Allemagne est de jour en jour grandissante [1], que le bouddhisme est très à la mode à Paris, grâce à l'*Ecole éclectique du bouddhisme* qui y fut fondée par M. Léon de Rosny, qu'il y compte, dit-on, trente mille adeptes et que des cérémonies bouddhiques y attirent grand concours de fidèles (la première « messe bouddhique » y fut célébrée en 1890, au Musée Guimet, devant une assistance de choix, au premier rang de laquelle on remarquait l'un des plus farouches apôtres de la Séparation de l'Eglise et de l'Etat, M. Léon Bourgeois ; et hier encore, 13 mars 1905, le Musée Guimet offrait aux dévots du dieu l'exhibition d'une bayadère sacrée) ; comme enfin l'esprit bouddhique, sinon le culte bouddhique, envahit certaine littérature et que des conférences bouddhiques s'organisent jusque dans certaines campagnes et que des instituteurs de village inoculent l'esprit bouddhique aux jeunes générations : nous allons en dire quelques mots, que nous ferons aussi brefs que possible, d'abord parce qu'à des lecteurs avisés il suffira de peu, ensuite parce que, à trop s'étendre, on risquerait de se heurter à des détails passablement lubriques.

Le Bouddha est certainement un personnage historique. D'aucuns, à l'époque où l'on commença à s'occuper de ces questions, ont essayé d'en faire un mythe ; mais l'histoire de l'Inde est assez connue aujourd'hui pour que personne ne révoque plus en doute la réalité de l'existence du fondateur du Bouddhisme. Seulement, sa légende est si touffue, si extravagante, qu'il a pu paraître difficile, au début, de s'y reconnaître. C'est un inextricable fouillis d'inepties ; et les aventures mythologiques des dieux de la Grèce et de Rome

[1] Un éclatant témoignage nous en arrive dans le récent ouvrage du Dr Karl Heim, *Das Weltbild der Zukunft, Eine Auseinandersetzung zwischen Philosophie, Naturwissenschaft und Theologie* (in-8 de 299 p., à Berlin, chez Schwetschke, 1904). L'épigraphe même est empruntée aux Vêdas : *L'Univers n'est qu'âme*, l'âme bouddhique ou principe psychique universel qui, réparti en une multitude d'âmes, exclut Dieu et n'est qu'une formule du panthéisme ou de l'athéisme ou de ce qu'ils appellent aujourd'hui « monisme » : l'homme est un composé de cellules ; l'humanité est un composé de cellules qui sont les hommes ; elle-même est l'appareil supérieur d'un être animé qui est la terre, et la terre est l'organe d'un être supérieur appelé monde, dont le soleil est le cerveau : un même et unique courant psychique traverse l'univers.

sembleraient, par comparaison, marquées au coin du plus pur et du plus sobre bon sens.

Par l'étude de la chronologie des conciles qui ont jalonné les progrès du bouddhisme, on est arrivé à fixer approximativement l'année de la mort du Bouddha, qui serait survenue vers l'an 440 avant Jésus-Christ. C'est même une des rares dates un peu précises de l'antiquité indienne ; et comme toutes les traditions s'accordent à faire vivre le Bouddha quatre-vingts ans, il faudrait placer sa naissance vers l'an 520 avant Jésus-Christ (ce qui en fait un contemporain de Confucius, de trente ans plus âgé que lui, et de Socrate, né en 470).

Le Bouddha n'est pas un nom propre, mais un nom générique, qui signifie « illuminé » [1]. Il désigne la dignité de l'être accompli qui vient au monde pour révéler les vérités et libérer les hommes de la métempsycose perpétuelle en leur assurant le Nirvâna. D'innombrables apparitions de Bouddhas se sont produites et doivent se produire à travers les âges. Seulement il y a des Bouddhas imparfaits ou Bouddhas particuliers, parfaits pour eux-mêmes puisqu'ils ont atteint le nirvâna, mais incapables de montrer aux autres la voie. Montrer la voie est réservé au Bouddha parfait. Pour devenir Bouddha, il faut l'avoir désiré longtemps, pendant des siècles et des myriades de siècles, au cours d'innombrables existences antérieures, sous toutes les formes possibles de la vie animale ; et il faut ensuite, au terme de toutes ces existences préparatoires, être désigné, par une prédiction authentique, comme futur Bouddha.

Le Bouddha dont le culte règne à présent sur l'Asie s'est appelé, dans l'histoire, Gotama (ou Gautama). On le désigne souvent sous le nom de Çâkya mouni (c'est-à-dire, le sage de la famille des Çâkyas). On l'appela encore, à sa naissance, *Siddpârtha*, « celui qui atteint son but. » Les prédictions n'avaient pas manqué à son apparition. Une grande effervescence religieuse agitait l'Inde. On attendait le Bouddha. On racontait ses incarnations antérieures : il était descendu pour la première fois sur cette terre sous forme d'éclair ; puis il s'était fait, à l'exemple de Vishnu, poisson, tortue, reptile, oiseau, avait passé dans le corps de tous les animaux. Il paraît enfin, mis au monde par une reine-vierge, ce qui nous place en face de la première ressemblance exploitée par l'incrédulité entre Bouddha et le Jésus des Evangiles. A nos lecteurs il serait superflu de montrer en ceci simplement un vestige de tradition antique touchant la naissance virginale d'un Rédempteur du monde, tradition qui incontestablement était d'origine divine, attendu que ce n'est pas l'homme qui se fût de lui-même élevé à cette idée surnaturelle d'une naissance virginale, ni qui d'ailleurs eût gardé à la virginité en général le culte et la vénération dont cette tradition témoigne.

Au surplus, il n'y a pas lieu pour nous de prendre ombrage du parallèle que nos adversaires ont tenté d'établir entre la naissance de Jésus et la naissance de Bouddha. Toute la similitude se borne à cet idéal extérieur de maternité virginale ; mais, quand il s'agit de nous montrer la réalisation de cet idéal, il y a, du récit évangélique à la fable indienne, toute la distance du tableau à la caricature, de l'homme au singe, ou plutôt de Dieu à son singe qui est le diable. Des rêves heureux annoncent que le temps est venu de la conception de Bouddha : alors, les quatre dieux suprêmes et leurs femmes transportent en songe celle qui doit être sa mère, la reine Mâyâ, dans l'Himalaya : là, elle est baignée, ointe, habillée et parée de fleurs, puis déposée dans une grotte d'or, où le futur Bouddha pénètre dans son sein sous la forme d'un éléphant blanc. Trente-deux signes dans le monde accompagnent sa conception ; et, neuf mois après, dans la jungle de Lumbinî, sous un arbre, il naît, et s'écrie, sans plus attendre : « Je suis le Bouddha, je ne renaîtrai plus. » A ces mots, la terre tremble, le ciel s'illumine, les aveugles retrouvent la vue, les muets parlent, les sourds entendent, les prisonniers voient tomber leurs chaînes, et, dans l'enfer même, les supplices des damnés s'arrêtent. Sept jours plus tard, la vierge-mère expire.

Le merveilleux remplit l'enfance de Bouddha, un merveilleux où tout respire l'exaltation ridicule de l'orgueil : l'ombre des arbres, pour le protéger, cesse de suivre le déplacement du soleil ; les statues des dieux, quand il va dans leur temple, se lèvent et viennent se prosterner à ses pieds, après que lui-même a proclamé que ce n'est pas à lui à rendre hommage aux dieux, mais aux dieux à lui rendre hommage. Quand on veut l'instruire, l'éclat qui part de sa personne renverse à terre son maître d'école ; etc.

Sa jeunesse, à partir de seize ans, s'écoule à la cour et dans les plaisirs. Il a, non seulement une épouse principale, mais un grand nombre de femmes de second ordre. Sa mollesse inquiète même le père de la jeune fille qu'il demande en mariage ; elle ne lui est accordée qu'à la suite de tournois où il a montré son universelle supériorité. Mais la volupté ne satisfait point son cœur ; et il se consumait de mélancolie, quand un jour une nouvelle vie lui est révélée. Il avait vingt-neuf ans, chiffre que nos savants n'ont pas manqué de rapprocher du *quasi annorum triginta* de saint Luc.

Un jour donc, à vingt-neuf ans, l'humanité lui est révélée, voici en quelle circonstance.

Il sortait de son palais, monté sur un char d'or, suivi d'un long cortège de courtisans, de soldats,

[1] Du pâli *bodhi*, qui signifie « connaissance intuitive » : à rapprocher du verbe sanscrit *vid*, qui signifie *voir* et *savoir* (parfait *veda* : d'où *vedas*, science, et particulièrement science sacrée) ; — radical grec ϝιδ, et primitivement Fιδ, d'où εἶδον (ἔFιδον) et οἶδα (Foῖδα) ; — latin *video* et *viso* ; — gothique *vait*, *je sais*, d'où l'anglais *wit*, esprit, entendement, — et l'allemand *wissen*, *savoir* ; *Wissenschaft*, *science* ; *Gewissen*, *conscience* ; *Witz*, *esprit*.

de bayadères et de bouffons; le peuple, vêtu de blanc, l'acclamait, quand tout à coup il aperçoit un vieux mendiant courbé sur son bâton. Il demande ce que c'est, on le lui dit, et voilà la vieillesse qui lui est révélée : il l'avait ignorée jusque-là : — « Ami, dit-il à son cocher, fais tourner mes chevaux. Mon cœur ne se réjouira plus d'aujourd'hui. »

Il sort une seconde fois, et rencontre un malade, tout pâle et frissonnant de fièvre. Il demande ce que c'est : il n'avait jamais vu de malade; la maladie lui est révélée, il fait tourner bride au cocher : — « Mon cœur ne se réjouira plus d'aujourd'hui. »

Il sort une troisième fois. Ses chevaux tout à coup s'arrêtent, hennissent. Un mort passait, la face découverte, livide, suivi de ses amis en larmes : — « Prince, tes yeux voient un mort. Il n'entend plus, ne voit plus, ne comprend plus. Tel un morceau de bois pourri. Et ses amis devront eux-mêmes l'abandonner. — Ainsi, tous les hommes meurent-ils? — Tous les êtres meurent. — Conducteur, fais tourner mes chevaux. Mon cœur ne se réjouira plus d'aujourd'hui. »

Vieillesse, maladie, mort, il connaît maintenant les trois misères humaines. Mais il ignore encore la haute sérénité qui enlève et soutient l'âme au-dessus de ces misères. Elle va lui être révélée à son tour. Un jour, il rencontre dans la campagne un ermite en haillons, la tête rasée : — « Qui es tu?

« — Qui je suis? Un mendiant. Le mendiant est toujours prêt à partir. Qui je suis? Un mendiant. Le mendiant est toujours prêt à mourir. Les gens me jettent des pierres et crient : *Le Mendiant!* Oui, je suis un mendiant, mais je mendie le bien suprême, ce qui ne peut finir. »

Bouddha venait d'entrevoir les choses éternelles. Il rentre au palais et dit au roi son père : — « Sire, j'ai trouvé ma voie. Tous les biens de ce monde me sont odieux. J'ai faim et soif de la solitude. »

Il va au désert, au grand renoncement. Un ange lui apporte les huit objets nécessaires à un moine mendiant. Il se soumet à l'ascétisme le plus violent, étonne tous les moines par l'excès fantastique de ses austérités, parcourt quantité d'écoles sans trouver la vraie doctrine, puis, après des années, s'assied dans la forêt sous l'arbre de la *bodhi* ou arbre de l'intuition. Alors Mâra, le Mauvais, rassemble une armée innombrable de mauvais esprits pour l'en écarter, évoque pour l'anéantir toutes les horreurs de la nature : Bouddha reste inébranlable. Les trois filles de Mâra, passion, inquiétude et volupté, n'ont pas plus de prise sur lui. Mâra alors, ne pouvant le séduire, l'invite à entrer tout de suite dans le Nirvâna, sans répandre sa doctrine : mais Bouddha le repousse encore, et les dieux célèbrent sa victoire.

Débarrassé de Mâra, il reçoit, en trois veilles successives, la triple intuition qui lui révèle toutes les existences antérieures, tout le présent et la chaîne des causes; puis il inaugure sa prédication à Bénarès. Toute sa vie sera désormais prédication. Il ne prêchera toutefois que l'automne; pour la saison des pluies, ses fidèles lui cèdent la propriété de parcs princiers. Il garde l'extérieur d'un moine mendiant, mais rois et princes se disputent l'honneur de l'accueillir. Il va d'une ville à l'autre, ne dédaignant point les auditoires misérables, qu'ont méprisés jusque-là les brahmanes : voleurs, fossoyeurs, bourreaux, sauvages de l'Himalaya, brigands qui portent des colliers faits de doigts coupés et boivent dans des crânes. Mais jamais vous ne surprendrez chez lui un de ces cris du cœur qui remplissent nos Evangiles, un de ces appels aux sentiments les plus nobles et les plus purs de l'âme humaine, qui ont soulevé et transformé le monde : partout la même morne et désespérante pensée, que la vie est un mal et que le seul bien est de cesser de vivre; partout ces interminables répétitions qui endorment toute pensée : pour nous apprendre par exemple que l'amour n'est que douleur, et que le moyen d'étouffer la douleur c'est d'abord d'étouffer l'amour, il nous dit : « Qui a cent sortes d'amours a cent sortes de douleurs; qui a quatre-vingt-dix sortes d'amours a quatre vingt-dix sortes de douleurs..., » et ainsi de suite pour la série complète des nombres, jusqu'à la conclusion : « Qui a un amour a une douleur; qui n'a pas d'amour n'a pas de douleur. » Il nous ouvre les yeux sur les flammes qui nous dévorent de tous côtés : « Tout, ô disciples, est en flammes. Et quel est ce tout, ô disciples, qui est en flammes? L'œil, ô disciples, est en flammes, le visible est en flammes, la connaissance du visible est en flammes, les relations avec le visible sont en flammes, le sentiment qui naît des relations avec le visible est en flammes. Par quel feu cela est-il enflammé? Par le feu du désir, par le feu de la haine, par le feu de l'aveuglement, cela est enflammé; par la naissance, la vieillesse, la mort, les peines, les plaintes...; » et le développement se répète, textuellement identique, pour l'oreille, l'odorat, le goût, le corps (le toucher), enfin pour l'esprit ou sens intime...

Il fait des miracles, pour réduire ses ennemis, car il a des ennemis. Ses miracles sont prodigieux, fantastiques, colossaux, témoignent d'une puissance démesurée devant laquelle le reste de l'humanité et les dieux eux-mêmes n'ont qu'à se sentir écrasés et à prendre conscience de leur néant. — Des membres de sa famille font mine de lui refuser leurs adorations : aussitôt il s'élève dans les airs et, pour les confondre, secoue sur eux la poussière de ses pieds. — De faux docteurs se présentent : il les écrase de prodiges qui lui tiennent lieu de raisonnements; et, pour achever de les couvrir de confusion à la face du roi et du peuple, il fournit, tel le soleil, une immense carrière, allant du fond de l'Orient à l'extrémité de l'Occident, fait jaillir pendant ce temps le feu de

son œil droit, des jets d'eau de son œil gauche, et finit par créer séance tenante un fantôme qui lui ressemble exactement et le suit dans sa course. — Des Anciens qui sont venus le visiter prennent pour lui-même le disciple chargé du soin de sa personne : immédiatement il fait exécuter à ce disciple les tours de force les plus merveilleux, mais pour l'amener ensuite à se prosterner à ses pieds, le front dans la poussière, et à le proclamer son maître.

L'âme de toutes les résistances qui s'élèvent contre Bouddha est toujours son disciple et cousin Devadatta. C'est le Judas de la bande, non point un Judas avare, mais un Judas ambitieux qui veut prendre en main, à la place du sage déjà vieilli, la direction de la communauté, soudoie des princes contre lui, attente à sa vie à plusieurs reprises : mais Bouddha, qui n'a nul goût pour une mort violente, échappe chaque fois. Alors Devadatta, désespérant du succès, vient implorer son pardon : mais le Maître refuse même de le voir, déclarant que ses péchés sont trop grands pour que cent, voire même mille bouddhas puissent lui être d'aucun secours. Et comme le malheureux s'obstine à demander audience, des flammes jaillissent du sol et lentement le dévorent.

Quant à Bouddha lui-même, parvenu à quatre-vingts ans, il ne se montre point outre mesure pressé d'entrer dans ce Nirvâna, objet de sa prédication. Bien au contraire, il repousse la pensée du Nirvâna comme une tentation du Mauvais. Il faut que la cuisine s'en mêle, et il finit par mourir, à Kusinâra, pour avoir trop mangé d'un rôti de porc que lui a apprêté le forgeron Cunda. Auparavant il avait déclaré qu'il voulait être enterré comme un grand roi : on le brûle en grande pompe, et on recueille ses restes, que la terre se dispute : en maint endroit on élève des chapelles pour les conserver.

II. — On a pu remarquer et j'ai rappelé de préférence, dans ce bref résumé, les principaux traits de similitude qui ont été exploités contre nous par ceux qui fort sérieusement prétendent que le Jésus des Evangiles n'est qu'un plagiat de Bouddha. Ce serait faire injure à nos lecteurs que d'insister davantage et de noter par le menu ce que ces similitudes ont d'externe et de purement formel, et l'abîme qui sépare l'âme de Bouddha et l'âme de Jésus (abstraction faite de sa divinité et en se tenant simplement à l' « humanité », comme dit saint Paul, qui nous apparaît à travers les Evangiles).

L'abîme n'est pas moins radical entre les deux doctrines.

D'abord, il n'est pas question de dogme chez Bouddha. Bouddha n'a ni philosophie ni théologie ; on ne peut même pas dire qu'il ait une religion, puisque l'idée de Dieu est absente de son concept. Il n'y a pas, dans tout le bouddhisme, trace d'une idée de Dieu. L'idée de Dieu lui a complètement échappé. Il ne l'a pas niée précisément et il ne l'a pas combattue ; mais il n'a pas semblé se douter qu'elle existât dans l'âme humaine. Il l'a ignorée de la manière la plus absolue. Aucune lueur de divinité ne brille plus sur le monde ; tout est ténèbres, et l'homme réduit à lui seul se trouve si faible et si délaissé qu'il ne lui reste qu'à se jeter dans la mort et dans le néant, d'où il est sorti et où il se hâte de retourner.

C'est en effet au néant que nous convie Bouddha. Toute sa morale tient dans l'idée d'anéantissement. Le néant en est l'alpha et l'oméga. Le Nirvâna, ou anéantissement [1], est la fin suprême de l'homme ; et tous ses progrès dans la voie qui y mène consistent à tuer en lui la vie et toutes les manifestations de la vie, à supprimer tout désir, toute passion, toute activité : — « Je découvris la première vérité : la vie est douleur. Puis la seconde vérité : l'amour de la vie est la cause de la douleur. Puis la troisième vérité : le renoncement à la vie amène la délivrance de la douleur. » On trouvera exprimées de façon relativement brève les idées fondamentales de sa doctrine dans son fameux sermon de Bénarès, son premier sermon, celui par lequel il convertit ses premiers disciples, les cinq moines qui l'avaient regardé avec mépris quand il s'était détaché de l'ascétisme :

Ouvrez les oreilles, moines, la rédemption de la mort est découverte ! Je vais vous instruire, je prêche la doctrine. Si vous allez suivant l'enseignement, vous connaîtrez dès cette vie la vérité, et vous la contemplerez face à face...

Il y a deux termes, ô moines, d'où doit rester éloigné celui qui veut mener une vie spirituelle. Quels sont ces deux termes ? L'un, c'est la vie dans les plaisirs, livrée à la volupté et à la jouissance : elle est basse, sans noblesse, contraire à l'esprit, indigne, vaine. L'autre, c'est la vie de mortification (l'ascétisme) : elle est triste, indigne, vaine.

De ces deux termes, ô moines, le parfait se tient éloigné : il a distingué la voie moyenne, celle qui ouvre l'œil et qui ouvre l'esprit, et qui conduit au repos, à la connaissance, à l'illumination, au nirvâna...

Voici, ô moines, la vérité sainte sur la *souffrance :* la naissance est souffrance, l'âge est souffrance, la maladie est souffrance, être uni avec ceux qu'on n'aime pas est souffrance, être séparé de ce qu'on aime est souffrance, ne pas obtenir ce qu'on souhaite est souffrance : en un mot, le quadruple attachement aux choses terrestres est souffrance.

Voici, ô moines, la vérité sainte sur la *cause de la souffrance :* cette cause, c'est la soif d'être, qui conduit de renaissance en renaissance (allusion aux métempsycoses sans fin du brahmanisme) ; c'est le désir qui trouve son plaisir çà et là ; c'est la soif des plaisirs, la soif du devenir, la soif de la puissance.

[1] Bouddha n'a pas défini le nirvâna. Parmi ses disciples, les uns l'entendent comme l'anéantissement pur et simple, d'autres comme l'anéantissement de toute conscience et de toute vie. Querelles de mots. — Bouddha n'a défini le nirvâna que par des termes négatifs : ce n'est pas la vie, c'en est la suppression, mais il n'a pas voulu dire que ce fût la mort, probablement pour ne pas heurter l'instinct de vie. D'autre part il suppose que l'on y peut atteindre même avant la mort ; et certaines peintures du nirvâna rappellent étrangement le sommeil hypnotique. (En pâli, dialecte de Ceylan, *nirvâna* s'écrit *nibbâna).*

Voici, ô moines, la vérité sainte sur la *suppression de la souffrance :* c'est la suppression du besoin par l'anéantissement complet du désir, c'est de le faire partir, de s'en débarrasser, de s'en délivrer, de ne lui pas laisser de place en soi.

Voici, ô moines, la vérité sainte sur le *chemin de la suppression de la souffrance :* c'est la route sainte à huit divisions qui s'appelle : croyance droite, résolution droite, parole droite, acte droit, vie droite, effort droit, pensée droite, méditation droite.

O moines, depuis que j'ai atteint la connaissance de ces quatre vérités saintes, depuis ce moment je sais que dans ce monde comme dans les mondes divins, comme dans le monde du Mâra et de Brahma, entre tous les êtres, ascètes et brahmanes, dieux et hommes, j'occupe la dignité de Bouddha suprême. Je l'ai reconnu, je l'ai vu ; la rédemption de mon esprit est définitive ; cette vie est pour moi la dernière ; il n'y aura plus pour moi de nouvelles naissances.

Bouddha ne s'adressait d'abord qu'aux moines (bhikshu). Sa doctrine se répandit vite parmi les laïcs, jusqu'à ce que le premier grand roi d'origine servile, Açoka (263 ou 259-222 av. J.-C.), en fit la religion d'Etat [1]. Seulement, les préceptes de détail qui aidaient à atteindre le nirvâna n'étaient point aussi parfaits pour les simples fidèles que pour les moines.

Aux moines, qui prenaient les ordres à vingt ans en répétant : « Je cherche mon refuge dans le *Bouddha,* dans la Loi ou *Dharma,* dans l'Ordre ou Communion des Saints ou *Sanga* » *(Bouddha, Dharma, Sanga,* la trinité bouddhique dont on se redit mécaniquement les noms du matin au soir et du soir au matin), Bouddha imposait dix vœux : — « Je ne détruirai aucune vie. Je ne volerai pas. Je ne commettrai pas de fornication. Je ne mentirai pas. Je ne boirai d'aucune liqueur forte. Je ne mangerai rien en dehors des heures fixées par la règle. Je ne ferai pas de musique ; je ne danserai pas ; je n'assisterai pas à des représentations théâtrales. Je n'aurai ni guirlandes, ni bijoux, ni onguents, ni parfums. Je ne me coucherai pas dans un lit qui soit haut ou large. Je ne recevrai aucun objet d'or ou d'argent. »

Aux membres du tiers ordre, il imposait huit vœux : — « Ne pas tuer. Ne pas voler. Ne pas mentir. Ne pas s'enivrer. Ne pas commettre l'adultère. Ne pas manger de mets défendus. N'user ni de guirlandes, ni de parfums. Dormir sur une natte. »

Aux fidèles il ne demandait que les cinq premiers de ces vœux.

[1] Açoka devint roi ou suzerain de l'Inde tout entière, et son règne marque une date capitale dans l'histoire de la civilisation indienne, puisque, si l'unité politique ne dura que peu d'années, du moins tous les peuples de la péninsule conservèrent depuis lors les mêmes principes religieux et sociaux. — La célèbre collection inaugurée en Allemagne il y a quelques années par un comité de savants catholiques et qui se propose de donner en une série de monographies un tableau de l'histoire universelle, *Weltgeschichte in Karakterbildern,* a consacré à Açoka une de ses premières monographies : *König Asoka, Indiens Kultur in der Blütezeit des Buddhismus* (Açoka ou la civilisation indienne à l'âge d'or du bouddhisme), par le Dr Hardy, professeur à l'Université de Würzbourg (antérieurement professeur à l'Université catholique de Fribourg en Suisse, † octobre 1904).

Là-dessus, sur le vu de cette liste de vœux ou préceptes, voici nos savants qui partent en éloges de la morale bouddhique. Elle est aussi parfaite que la morale chrétienne, disent-ils, plus parfaite même, puisqu'elle se présente à nous sous forme d'impératifs catégoriques et n'essaie point de nous attirer, comme fait la morale chrétienne, par un appât intéressé de béatitude d'outre-monde, par cette vertu d'espérance qui scandalise si fort la philosophie contemporaine. Tempérance, justice, prudence, patience, etc., tout ce que prescrit la morale chrétienne, la morale bouddhique le prescrit aussi. Sans faire de jeu de mots, il serait plus exact de dire qu'elle ne prescrit rien du tout : elle se borne à proscrire. Dans tous ces préceptes de Bouddha, vous ne trouverez rien de positif. Tout est purement négatif. C'est une négation ou un anéantissement, le Nirvâna, qui est le terme de la doctrine bouddhique ; et c'est par une série de négations qu'on nous convie à l'atteindre. On nous donne pour idéal la suppression de tout être : marchons-y par des suppressions successives et progressives.

Ici nous touchons la différence radicale qui sépare la morale bouddhique de la morale chrétienne. Bouddha supprime pour supprimer, parce que la suppression est chose désirable en soi ; Dieu ne comprime, au contraire, que pour multiplier nos énergies et permettre à notre activité de se déployer en pleine liberté, dégagée de toutes les misères qui entravent sa marche. Bouddha fut « homicide dès le commencement » et le restera jusqu'à la fin du monde ; Dieu, dès le commencement, était Créateur et ne cessera de répandre la Vie. Les vertus bouddhiques sont purement négatives ; la vertu chrétienne est essentiellement positive. Les vertus bouddhiques sont passives, et font de nous des êtres de passivité, de sommeil, d'engourdissement, d'anéantissement ; les vertus chrétiennes, au contraire, sont essentiellement actives, comme l'a rappelé Léon XIII dans la Lettre apostolique qui porte condamnation de l'Américanisme et de ce vocable de « vertus passives. » Elles font de nous des êtres d'activité, à l'exemple du Père dont nous sommes les fils. *Pater usque modo operatur, et ego operor.* Dieu comprime nos instincts débridés et retranche les excroissances et dégénérescences qui pullulent sur le fonds gâté du péché originel, comme le jardinier qui retranche les branches gourmandes et comprime la sève pour l'empêcher de disperser ses énergies, comme l'artiste qui comprime l'air dans un tube étroit pour en tirer tout un épanouissement musical (suivant la vieille comparaison de Cléanthe), comme l'ingénieur moderne qui, comprimant l'air, l'eau ou la vapeur, en fait jaillir ces énergies latentes que nos aïeux ne soupçonnaient peut-être pas. Tout renoncement devient pour nous principe de vie. Le *mori lucrum* de saint Paul est la condition de son *mihi vivere Christus est.* Si tout est dans la Croix, comme dit l'auteur de

l'*Imitation*, c'est que la Croix est, depuis Jésus-Christ, arbre de vie, et qu'elle ne porte que fruits de vie, et qu'elle est principe de résurrection, principe de résurrection parce qu'elle est principe d'amour, symbole d'amour, résumé et condensation d'amour, de l'amour qui est la vie. La morale chrétienne, comme déjà la morale mosaïque et comme toute morale qui sera basée sur la loi naturelle gravée en nos âmes par Dieu, inscrit, en tête de ses préceptes, l'amour de Dieu et l'amour des hommes, deux amours qui n'en font qu'un et qui ne constituent qu'une seule et unique vertu théologale de charité.

Voilà ce dont il n'est pas question dans Bouddha ni dans aucune fausse religion. Ceci c'est le signe propre de la vraie religion, le signe divin, le signe incommunicable, l'*In hoc cognoscent* de saint Jean. C'est le fond même du christianisme ; et le diable peut bien singer le reste, le diable peut singer les formes extérieures du christianisme : sa singerie n'atteint pas au fond, elle s'arrête au bord du grand précepte qui résume toute la Loi et qui doit en animer et en vivifier toutes les pratiques. Tous les préceptes d'apparence négative que nous formule Jésus-Christ ou son Eglise ne tendent qu'à déblayer le terrain devant la divine charité ; et nos vertus ne valent et ne sont vertus chrétiennes que dans la mesure où elles sont « informées » par la charité, puisque la charité est « forme » de toutes les vertus, au sens scolastique du mot, — dans la mesure par conséquent où elles entretiennent et développent en nous l'esprit de charité, — tandis que les pratiques bouddhiques ne tendent qu'à nous endormir, à nous engourdir, et ne valent que dans la mesure où elles nous disposent à l'anéantissement suprême qui pour Bouddha est le but de la vie.

Voilà comment, alors même que les commandements de Bouddha ressemblent aux commandements de Dieu, alors même qu'ils ont l'air de dire la même chose, ce n'est pas la même chose du tout. La similitude est de pure forme, de pure apparence extérieure ; dans le fond, dans la raison même de la loi, dans ce qui en constitue l'esprit et l'âme, dans ce qui en est le fruit pratique, dans la direction qu'elle imprime à nos vies, l'abîme subsiste, infini, entre Bouddha et Jésus-Christ : c'est l'abîme qui sépare le ciel de l'enfer, et Dieu du diable, le *chaos magnum* de l'Evangile.

Et, de rapprocher ainsi ces deux noms, Bouddha et Jésus-Christ, cela vous donne une sensation de sacrilège. Mais c'est nécessaire pourtant, puisque nos ennemis s'acharnent à les mettre en parallèle, comme ils l'ont fait au jour de la Passion, — et puisque même nos amis, et même des personnes dites pieuses, en plus grand nombre que l'on ne pense, au moins dans le monde où l'on lit (dans le monde où l'on s'ennuie), se laissent prendre au charme de mollesse et de langueur qui pour elles se dégage du néo-bouddhisme de nos littérateurs, de nos romanciers, de nos musiciens, — et puisqu'enfin (doit-on le dire ?), s'il ne faut jamais cesser de proclamer l'abîme qui sépare la morale bouddhique de la morale chrétienne, par contre et malheureusement il arrive trop souvent, en pratique, que le bouddhisme, que des apparences bouddhiques se glissent dans certaines vies chrétiennes ou même pieuses, et que certaines vertus ou pratiques chez certaines gens prennent des airs de passivité ou d'égoïsme replié qui sont tout le contraire du christianisme.

Nous voici sur un terrain brûlant, et il faut se hâter d'en sortir. Mes chers lecteurs n'auront pas de peine à préciser, à achever le tableau. Tout de même, d'autres nous dénoncent, avec autant de zèle que de succès, les infiltrations protestantes qui font tant de ravages chez nous. On pourrait surprendre aussi, dans la vie chrétienne, des infiltrations bouddhiques. Le péril bouddhique n'est point une chimère, non plus que le péril protestant. Le bouddhisme nous guette ; il trouve en nous des complicités, comme aussi bien toutes les erreurs. Il n'est pas d'erreur si répugnante qui ne trouve quelque part en nos replis de perversité un bouillon de culture propice.

Et il faut bien en effet que le bouddhisme ait rencontré des racines solides en notre mauvais fond, pour s'être propagé sur de si vastes territoires. Le bouddhisme a couvert l'Orient ; et s'il est vrai qu'au point de vue de l'histoire des religions il n'y ait pas grande conclusion à en déduire et que cet universalisme n'ait ni signification ni valeur, puisque le bouddhisme n'est pas une religion, ni une théologie, ni un organisme vivant, mais plutôt une tendance, une sorte d'élément putride et dissolvant qui s'est mêlé en doses variables aux autres religions[1], — toujours est-il

[1] Les Chinois, par exemple, restent fidèles disciples de Confucius tout en fréquentant les pagodes et les jongleries des Tao-ssé : « Les Chinois, note justement Mgr de Harlez, ne sont pas plus bouddhistes qu'Alexandre Sévère n'était chrétien parce qu'il avait placé l'image du Christ parmi les statues des dieux... En dehors des bonzeries, il n'y a presque pas de bouddhistes en Chine. »

Au Japon également, beaucoup participent à la fois aux deux cultes, bouddhisme et shintoïsme traditionnel (c'est ce shintoïsme qui est la vraie religion officielle nationale du Japon, sorte de culte des esprits, des Kamis, mêlant en une synthèse mystique la Nature et la Nation). — Beaucoup aussi, parmi les lettrés, sont surtout sceptiques et se rattachent au confucianisme, qui est surtout une philosophie (voir ce qu'on en a dit ici en 1898), et une philosophie très positiviste, écartant toute affirmation métaphysique pour se borner à recommander la fidélité au souvenir des morts, le respect des parents et l'obéissance au souverain. — Un publiciste, M. Félicien Challaye, signalait l'an dernier (*Revue de Paris*, 1er fév. et 1er déc. 1904) une Renaissance bouddhique au Japon, dans la secte très florissante du *Shin-Shou*, un bouddhisme purement laïque, dégagé de toutes les excroissances mythologiques qui l'ont surchargé ailleurs, réduit aux deux vérités fondamentales qui sont le caractère illusoire du monde et la vanité de tout ce qui affirme ou développe la personnalité. M. Challaye, à Kyoto, a pu s'entretenir avec un des plus intelligents prêtres de cette secte, ancien élève de notre Sorbonne, Ryauou Fujishima, qui lui a fait connaître et aimer, dit-il (ces gens-là aiment tout, sauf le christianisme), ce

cependant qu'au point de vue psychologique et pour l'histoire de l'âme humaine, la diffusion, la persistance, la renaissance du bouddhisme, de l'esprit bouddhique, constitue un phénomène intéressant. Si le bouddhisme a trouvé et gardé tant de prises sur nous, c'est qu'il marque en effet l'un des deux pôles entre lesquels oscille l'âme humaine. Ah ! ces oscillations de l'âme humaine, on en parle souvent, elles sont un beau thème à développements oratoires, et nous avons tous présente à la mémoire la page superbe où Lacordaire nous montre l'homme ballotté sans cesse d'un excès à l'autre et les élévations de l'orgueil appelant les abaissements de la volupté. Mais il s'agit de bien autre chose, en vérité, que des banalités qui viennent sous ce nom d'orgueil, et de bien autre chose que des banalités qui viennent sous ce nom de volupté ! Tout autrement immense, démesurée, est l'amplitude des oscillations de l'âme humaine, de ses soubresauts si l'on veut. Ce n'est point à de vaines fumées de vanité que se laissent borner nos aspirations ; et ce n'est point dans la vulgarité de plaisirs dont on a vite sondé le fond, que nous trouvons l'apaisement. *Fecisti nos ad te, Deus !* L'homme veut être Dieu, il l'a toujours voulu depuis le Paradis terrestre, et il le voudra toujours ; et s'il ne peut l'être, s'il désespère de l'être, comme rien de créé ne sait le retenir définitivement ni donner à son cœur la quiétude, c'est au « rien », c'est au néant qu'il retombe, et c'est le néant qui l'attire, invinciblement. Etre Tout ou n'être rien, Dieu ou le Néant, il n'y a pas de milieu. Dieux, nous le sommes dans le christianisme ; nous le sommes dès cette vie, et non pas seulement en espérance, nous le sommes par la grâce qui nous élève à une déification dont nous avons dès cette vie la réalité vivante en nous, encore que la vision claire ne doive nous en être accordée que dans un autre monde. Hors du christianisme, les âmes qui pensent et qui, pensant, ne sauraient se laisser prendre aux étourdissements fugitifs semés sur la route, seront toujours attirées par l'abîme qui est au fond, par un appétit de néant.

Et voilà pourquoi, dans ce cher et douloureux XIXe siècle qui a tant souffert et tant pensé, qui a pensé beaucoup plus qu'on ne l'avait fait au siècle précédent, voilà pourquoi, dans ce XIXe siècle où le problème moral, le drame intérieur de la vie humaine a visité et angoissé tant de nobles âmes, le pessimisme a fait tant de victimes. Le pessimisme, en son fond, c'est du bouddhisme. La vie est mauvaise, et elle ne peut pas être bonne ; l'univers est haïssable, et sa seule excuse est de n'être probablement pas ; nous n'existons pas, ou, à supposer que nous existions, notre unique espoir est la certitude du néant qui nous attend.

Bouddha n'aurait pas désavoué mainte page de lord Byron ni de Leopardi, de Leconte de Lisle ni de Mme Ackermann. Il aurait salué des disciples authentiques dans les êtres inertes, dans les marionnettes inconscientes qui se meuvent à travers les romans de Zola (qu'un illustre critique, M. Paul Desjardins, qualifiait un jour « épopées bouddhistes »). Les visions de Loti lui auraient été un miroir délectable. Il y a du bouddhisme dans le « quiétisme » de Tolstoï (et il y en a d'ailleurs dans tout quiétisme). Nous verrons tout à l'heure qu'il y a du bouddhisme dans la musique de Wagner. Et enfin, il y a trente ou quarante ans, à une époque où le culte de Bouddha était moins popularisé chez nous qu'il ne l'est aujourd'hui, Challemel-Lacour et M. Ribot reconnaissaient en Schopenhauer « un bouddhiste égaré en Occident. »

III. — Le travail de Challemel-Lacour a été publié dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1870, *Un Bouddhiste contemporain en Allemagne*. — La *Revue des Deux Mondes* a donné depuis (1903 et 1904) sur Schopenhauer des articles surtout biographiques et sans portée philosophique (aujourd'hui en un vol. in-12, *Schopenhauer, l'homme et le philosophe*, par A. Bossert, Hachette, 1904). — Des articles sympathiques du P. Roure paraissent cette année dans les *Etudes* (20 mars 1905).

Schopenhauer, né en 1788 à Dantzig ; enfance voyageuse, à travers l'Allemagne, la Suisse, la France, la Belgique, l'Angleterre, à la suite de ses parents qui sont commerçants ; études faites à bâtons rompus ; docteur à Iéna en 1815 ; fréquente Gœthe à Weimar ; se donne un temps au culte des arts ; écrit à Dresde, en 1818, son *Opus magnum : Le Monde comme Volonté et comme Représentation (Die Welt als Wille und Vorstellung)* ; ouvre un cours à Berlin et fait salle vide ; les éditeurs s'éloignent de lui non moins que les étudiants ; il se retire à Francfort-sur-Main en 1831, et n'en sort plus, † 1860. La seconde partie de son *Monde comme Volonté et comme Représentation* parut

néo-bouddhisme où une morale de résignation, de pitié, d'humaine douceur, remplace les subtilités métaphysiques et les pratiques ascétiques des vieilles religions orthodoxes.

Quant au christianisme, dit M. Challaye (et c'est en effet ce que l'on dit beaucoup), certains Japonais ne se convertissent que *provisoirement*, pour avoir une occasion d'étudier de près les religions de l'Europe ou d'apprendre auprès des missionnaires les langues étrangères, et retournent ensuite à leurs religions nationales.

Voir aussi (*Correspondant* du 10 avril 1905) *L'âme japonaise*, par L. de Contenson, et *Un Conservateur*, traduit du japonais de Lafcadio Hearn, qui essaie d'identifier le bouddhisme japonais et notre moderne doctrine de l'évolution, prétendant (et non sans apparence de raison) qu'au fond la notion bouddhique de préexistence et d'hérédité et la notion shinto du culte des ancêtres n'est qu'une version orientale de l'*Ego composé* de Spencer : l'*Ego oriental* n'est pas individuel, mais « un agrégat ou composé d'inconcevables complexités, la somme concentrée de la pensée créatrice de vies antérieures au-delà de tout calcul » ; — et Spencer ne parle pas très différemment de Hearn, quand il écrit (dans ses *Principes de psychologie)* : « Le cerveau humain est un registre organisé d'expériences infiniment nombreuses, reçues pendant l'évolution de la vie, ou plutôt pendant l'évolution de cette série d'organismes par lesquels l'organisme humain a été atteint. »

en 1844, inaperçue comme la première. Puis, tout à coup, après 1850, la gloire éclate inopinée, splendide : l'Allemagne célèbre Schopenhauer comme le premier de ses penseurs, et la France docile fait écho. On accourt en pèlerinage à Francfort ; des disciples enthousiastes vont portant partout la bonne parole du maître ; Wagner chante en lui un envoyé du ciel ; trois Universités, Bonn, Breslau, Iéna, enseignent sa philosophie. Dix années durant, le vieux pessimiste savoure jalousement la gloire, jusqu'à ce qu'un jour, le 21 septembre 1860, le médecin entrant dans sa chambre le trouve assis sur un canapé, sans vie.

Chaque biographie, dit-il, est une histoire de la souffrance. Dans la règle, chaque existence est une série continue de malheurs, grands et petits, que chacun cache de son mieux, parce qu'il sait que les autres éprouvent rarement de l'intérêt ou de la pitié pour les souffrances dont ils sont présentement exempts. On ne trouverait peut-être pas un homme, parvenu à la fin de sa carrière, s'il possède toute sa raison, s'il est sincère, pour souhaiter de la recommencer. *Il choisira plutôt de n'être plus du tout.* A ce compte, ce qu'il y a encore de meilleur dans l'existence, c'est sa brièveté dont on se plaint si souvent.

Inutile de chercher des compensations à la douleur, des étourdissements passagers, des espérances de félicité à venir :

— L'existence du mal suffit à elle seule pour faire que la vie ne soit pas désirable. Un mal ne peut être ni effacé, ni compensé par un bien qui l'accompagne ou le suit... Mon bien-être présent ne peut faire que je n'aie pas souffert autrefois.

Supposons que le monde et la vie soient à eux-mêmes leur propre fin, n'ayant besoin, conséquemment, ni de justification en théorie, ni d'une compensation ou d'une réparation en pratique... : il faudrait alors, non pas que les maux et souffrances de la vie fussent compensés exactement par ses plaisirs et ses jouissances (nous avons reconnu que cela est impossible, vu que la douleur actuelle ne peut être annulée par aucune joie future, puisque la joie remplit son temps et la douleur le sien), — mais il faudrait qu'il n'existât plus du tout de douleur. Ce n'est qu'à ce prix que la vie payerait sa propre rançon.

Or, ce qui fait la souffrance, c'est la volonté. Supprimez la volonté de vivre ou de jouir, il n'y a plus de souffrance. Cette théorie morale de Schopenhauer fait corps avec sa métaphysique, qui voit dans le monde, non l'effet d'une représentation (comme l'ont dit les grands idéalistes ses devanciers, Kant ou Schelling), mais le produit de la volonté. L'univers n'est que parce qu'il veut être. Le fond de tout être est le vouloir. L'aspiration est la substance, le « en soi » de toute chose ; dans le reste de l'univers, elle s'appelle gravitation, affinité, forces naturelles, vie végétative et organique ; dans l'homme, elle prend une forme *consciente* : le vouloir inconscient est l'essence de l'univers, le vouloir conscient est l'essence de l'homme. — Or c'est ce vouloir qui est notre malheur, parce qu'aucun but atteint n'y peut mettre fin :

La volonté ne saurait être finalement assouvie. Elle se poursuit elle-même à l'infini... Le manque de but, l'absence de terme est le propre de la volonté en soi, laquelle est une aspiration sans fin. Tout but atteint est le point de départ d'un nouvel élan, et ainsi à l'infini. Eternel devenir, fuite sans fin, sont les conditions nécessaires du phénomène de la volonté...

Nous courons infatigablement de désir en désir. En vain, chaque satisfaction obtenue apparaît bientôt comme une humiliante erreur ; nous persistons à ne pas comprendre, nous recommençons le travail des Danaïdes. Et cela continue à l'infini. — A moins, chose rare et qui suppose une certaine force de caractère, que nous ne nous arrêtions *devant un désir que nous ne pouvons ni satisfaire ni abandonner*. Alors nous possédons *quelque chose* que nous pouvons accuser à tout moment d'être la source de nos maux, au lieu d'en accuser notre propre essence. Ce quelque chose nous brouille avec le sort, mais nous réconcilie avec la vie, parce qu'il nous fait oublier que la douleur est partie intégrante de l'existence.

Ce « quelque chose », Schopenhauer ne le nomme pas, et il fait bien, puisque s'il le nommait, ce serait pour le blasphémer. Il l'envisage comme une création possible de notre appétit, et ne s'y arrête pas. Reste donc que la volonté se meut dans le vide et s'exerce sans but, et que c'est cet exercice toujours à recommencer qui fait notre malheur. Donc, supprimer la volonté, c'est-à-dire, nous supprimer nous-mêmes, puisque la volonté est notre essence. Et c'est pourquoi, tandis que la vulgaire philosophie du sens commun, qui s'attache aux formes variables, aux accidents, travaille à fournir à la volonté des *motifs* d'agir, la sagesse véritable, au contraire, qui se fixe aux idées, à l'essence de l'homme, apporte à la volonté un *quiétif*. En ceci, dit Schopenhauer, se rencontrent bouddhisme et christianisme, « le véritable esprit du christianisme et la sagesse indienne. »

Conclura-t-il au suicide ? Non, dit-il, car, en réalité, l'homme qui se suicide veut vivre, mais autrement. C'est de la volonté même de vivre qu'il faut se déprendre. C'est par le non-vouloir vivre que la volonté doit relâcher les ressorts de son être. Contemplons, par exemple, « la profonde quiétude, la sécurité, la sérénité imperturbable que les maîtres de l'art ont représentée sur la figure de leurs saints et dont le rayonnement doit être pour nous la véridique annonciation de la bonne nouvelle. » — Contemplons-les de loin, et n'espérons pas trop réaliser cet idéal, qui n'est, comme Schopenhauer le dit par ailleurs, qu'une satisfaction métaphysique qu'il se donne et qu'il tâche de donner aux hommes, incapables d'accepter une philosophie sans remède et sans espoir.

Il est triste de s'avouer réduit à des satisfactions purement métaphysiques, triste aussi de mener la vie d'égoïsme et de misanthropie qui fut celle de Schopenhauer à Francfort. Comme tout ceci cependant nous révèle le souci sérieux d'étudier et d'approfondir le problème du mal, le problème de la destinée humaine ! Comme tout ceci nous emmène loin du dilettantisme d'un Renan qui ne voit dans le monde qu'un amusant spectacle que le Démiurge s'offre à lui-même et offre aux intelligences raffinées qui sans cela seraient

tentées d'ennui ! Comme tout ceci nous ouvre sur les abîmes du cœur humain des jours incomplets sans doute, mais réels pourtant, et comme il serait aisé de le « baptiser », de le transposer sur un mode chrétien, de l'« utiliser », comme le dit le P. Roure, ce qu'il ne semble pas qu'on puisse faire du scepticisme purement négatif et démolisseur d'un Kant ! — L'hommage que Schopenhauer a rendu à la doctrine du péché originel, si décriée auprès des philosophies séparées, témoigne certainement, chez lui, d'autant de loyauté que de pénétration :

La vie humaine, dit-il *(Le Monde comme Volonté et comme Représentation*, II, ch. XLVI, p. 880), loin de porter le caractère d'un *don*, présente dans toutes ses parties celui d'une *dette* contractée. Les sommations de payement se font par l'entremise des nécessités pressantes, des désirs dévorants et des misères sans fin, créées par l'existence même. La vie entière est employée à amortir la dette ; mais on ne couvre ainsi que les intérêts : on ne s'acquitte du capital que par la mort. Et à quel moment la dette a-t-elle été contractée ? Au moment de la génération. Quand on est ainsi arrivé à considérer l'homme comme une créature dont la vie est une punition et une expiation, on est bien près de le voir sous son vrai jour. Le mythe du péché primitif et de la chute est pour moi le seul de l'Ancien Testament auquel je reconnaisse une vérité métaphysique bien qu'allégorique ; il est même le seul qui me réconcilie avec l'ouvrage. *Notre existence ne rappelle rien mieux que la conséquence d'une chute* et d'une convoitise coupable [1].

IV. — Pour endormir, pour engourdir, pour hébéter, pour hypnotiser l'humanité, Bouddha fait appel à une liturgie luxueuse, où rien ne parle à l'intelligence, une liturgie qui ne recouvre aucun dogme et ne laisse entrevoir aucune réalité religieuse en dehors du Nirvâna qui est l'anéantissement rêvé de toute réalité. Tous nos voyageurs impressionnistes en pays bouddhique en ont savouré le charme morbide ; et M. Chevrillon, qui dispose d'une belle variété de couleurs à sa palette, n'a pas résisté à la tentation de nous redire une fois de plus la langueur des lieux clos, l'ombre dorée, les lumières, la vapeur des sanctuaires, la grande salle bleuissante d'encens où, peu à peu, les yeux, éblouis encore de la clarté du jour, voient s'ébaucher derrière des grilles d'or et de bronze les invariables silhouettes sacrées du bouddhisme : de tous côtés, des Bouddhas, assis, debout, accroupis, couchés, simples, un doigt levé pour enseigner la paix, ou bien retirés en eux-mêmes, les yeux fermés à la réalité fantôme ; — des monceaux de fleurs, jasmins ou champaks, en molles masses neigeuses, sous une pointe de verdure, emplissant le lieu saint de leur arôme, « vraiment le parfum virginal et sacré qui doit flotter sur les autels, de suavité molle et propice aux larmes, à l'extase, ivresse dissolvante comme celle qui se concentre avec de l'ombre blanche dans le tendre et brillant cornet d'un grand lys [1] » ; — des voiles de soie, d'or, d'argent, d'ivoire ciselé en bordures de feuillage ; — par delà, le scintillement des cassettes, des châsses, des plats, des vases d'or ; — tout au milieu, le reliquaire protégé par des barreaux de bronze, la caisse somptueuse où la dent du Bouddha rayonne à travers sept cassettes emboîtées, « et tout cet or ponctué de pierreries, émeraudes, topazes, saphirs, pierres de lune, rubis, brûlant en feux multicolores dans l'ombre, achevant par leurs musiques secrètes de nous ravir à la terre et de nous dissoudre le réel. »

Puis, les groupes entrant par trois et par quatre dans un absolu silence : des formes graves, androgynes, un peuple qu'on eût dit impubère, jeunes hommes aux longs cheveux relevés en chignons de femmes, jeunes femmes aux épaules, aux hanches aiguës comme celles du jeune homme, à demi-nus tous :

La lumière factice des flammes enveloppait de vermeil les péplums mauves, pourpre et carmin, la sveltesse délicieuse des poitrines et des bras ; et cette chair luisante entre les murs d'albâtre jaune, sous l'ivoire et l'argent ciselé des portiques, dans le déroulement des fumées hors des cassolettes, cette chair obscure et si belle au milieu de cet appareil d'église émouvait et troublait extraordinairement. Cela était démoniaque et sacré ; on rêvait de quelque beau sabbat mystique de sauvages nudités que les attitudes rituelles ordonnaient en groupes harmoniques, en calmes lignes de statues. Chaque rang nouveau, quand s'écartait le voile de l'entrée, traversait la chambre à petits pas timides, sans que l'on entendît seulement glisser les pieds nus sur les dalles. — Quelques-uns restaient debout pendant une longue minute avant de répandre leurs fleurs : ensemble, de leurs bras tendus, ils les présentaient à l'autel. L'énigmatique attitude ! Il semblait qu'il y eût un sens caché dans cette répétition des gestes parallèles. Et ces immobilités ! ce silence d'extase, ces regards de ténébreuse gravité ! Les jeunes hommes à demi-nus étaient les plus mystérieux, sombres et beaux comme des « Satans adolescents ; » ils ne bougeaient pas, leurs longues lèvres arquées dans un sourire fixe sur de l'émail éclatant ; mais à leur tour, après s'être inclinés pour répandre l'offrande immaculée, ils s'abîmaient à terre, touchaient du front les dalles, et puis, soudain accroupis sur la pointe des pieds et légèrement penchés en avant, joignant les deux mains et les appuyant au front de la base du pouce, ils commençaient la récitation mentale des saints versets pâli.

Il y avait aussi des enfants vêtus de leur innocence, debout à côté de leurs mères prosternées ; on les avait

[1] Inutile de souligner ce qu'il y a d'erroné dans ces lignes. La vie, même après le péché, reste, dans les desseins de Dieu, un *don*, et non pas une *dette* ni une *punition :* ce qui est punition et expiation, ce sont les misères de la vie, qui encore, dans le plan de Dieu, doivent se transmuter en rayons de notre couronne éternelle. — Mais l'hommage rendu par Schopenhauer à la nécessité psychologique de se rattacher au dogme du péché originel n'en est pas moins significatif.

Voir, sur le pessimisme de Leopardi, le *Choix* de ses *Œuvres* publié récemment en français, et l'étude parue ici, p. 171-172.

[1] « L'air, entre les murs prochains de marbre jaune, était celui qui fait tourner la tête et fermer les paupières si l'on enfouit son visage dans un grand bouquet d'œillets, mais plus étourdissant encore, parce que pénétré de fumées d'encens, parce que tout amolli de chaleur, — et vicié depuis longtemps, consumé jusqu'au fond par les respirations humaines et par les flammes... »

amenés là pour les initier; leur âme éclose hier, indifférente encore, venait se modeler au vieux moule bouddhique où, depuis vingt-cinq siècles, tant de générations d'Asie sont venues recevoir leur forme.

Et M. Chevrillon nous parle encore des tam-tams précipitant de temps en temps leurs ondes bourdonnantes et caverneuses : des zigzags chromatiques, perçants, de trompettes sauvages, parfois la voix d'un instrument inconnu : un grincement rude, difficile, inhumain, dénué de tout sens, qui râclait les nerfs et se prolongeait : effrayante et noire rumeur qui montait de quelque lieu clos et dont le frémissement passait en tous les assistants, même sur les assistants européens qui n'échappaient pas, eux non plus, à la force suggestionnante de toutes ces choses : — « Grisé, fasciné, passif, je suivais comme à travers une vapeur les gestes sacramentels des officiants. »

Et toute cette liturgie, toute cette fantasmagorie se déploie en l'honneur de qui ? D'un Dieu ? non pas. Non pas même de Bouddha, puisque Bouddha n'existe plus. Tout ce culte (non pas peut-être dans l'esprit populaire, mais au moins dans l'esprit des initiés) s'adresse à l'*idée* de Bouddha, puisque Bouddha n'est plus rien que le non-illusoire, le non-conscient, l'inqualifié, — puisque son état actuel est celui de la flamme qui s'est éteinte, — puisqu'« *il siège pour l'éternité, absolument inexistant sur son trône.* »

Ici, sur le terrain de la liturgie non moins que sur le terrain de la morale et de l'ascétisme, gardons-nous des infiltrations bouddhiques. Certainement il n'y a rien de commun entre la liturgie chrétienne et la liturgie bouddhique. Dans l'une, tout a un sens; l'autre, au contraire, prend à tâche de se vider de tout sens, pour mettre plus sûrement ses fidèles sur la voie du Nirvâna. Chez Bouddha, tous les rites sont combinés en vue de l'énervement, de l'assoupissement, de l'anéantissement; chez nous il n'est pas un rite qui ne tende à maintenir l'âme en éveil et en activité, à élever l'intelligence, à l'agrandir, à l'ouvrir aux réalités éternelles. Le diable peut multiplier, chez ses sectateurs, les singeries de forme; le fond lui échappera toujours, le fond qui est vérité et qui est amour : il ne sera jamais dans la vérité et il restera homicide toute l'éternité.

Seulement, c'est à nous à maintenir notre liturgie pure de tout alliage. Rien n'est grand, rien n'est pur et rien n'est sanctifiant comme notre liturgie chrétienne tant qu'elle reste chrétienne, fidèle aux règles que l'Esprit de Dieu inspire à son Eglise. Mais, si l'on s'écarte des règles de l'Eglise, il est clair que l'on cesse d'être prémuni contre les infiltrations de l'Esprit du mal. Et quand nos ennemis établissent des parallèles malveillants entre la liturgie chrétienne et les liturgies des faux dieux, ce qu'ils ont en vue et ce qu'ils prennent pour type c'est notre liturgie *in concreto*, c'est-à-dire notre liturgie non pas telle qu'ils pourraient la trouver formulée dans nos Rituels, mais telle en effet qu'ils la voient fonctionner sous leurs yeux dans telle ou telle église ou chapelle où l'on se met en frais pour installer des « attractions » plus ou moins mondaines. ...Derechef nous voici sur un terrain brûlant. Il est fâcheux que de pareils parallèles puissent s'établir et prendre un air de vérité. Certaines exhibitions dans nos églises ne sont faites pour parler ni à l'intelligence ni au cœur. Certaines auditions musicales conviendraient peut-être à Bouddha, mais ne sauraient certainement aller au Cœur de Jésus-Christ ni au cœur d'un chrétien, ni de façon générale au cœur d'un homme droitement équilibré. Jules Lemaître disait un jour, au sortir d'une messe de *Requiem* « en musique » : « Il faut que ces gens-là soient fous pour faire appel à nos musiciens d'opérettes quand ils ont à leur service le trésor des mélodies grégoriennes » (je cite de mémoire, mais je suis sûr de ne forcer ni la pensée ni l'expression de l'éminent académicien). Relisons le *Motu proprio* de Pie X sur la musique sacrée; et, à défaut de goût, ayons au moins un peu de docilité à l'Eglise : tout le reste nous sera ajouté par surcroît, y compris l'estime des gens éclairés [1].

[1] Sur le bouddhisme, outre les travaux classiques d'Oldenberg (trad. de l'all., prot.) et de Hardy (all., cath.), voir les études du marquis de La Mazelière (analysées ici), de Mgr Bigandet, de Mgr de Harlez, de Kern (holl., trad. fr. publiée en 1902 dans *Bibliothèque du Musée Guimet*). Nous avons dit l'an dernier quels services peut rendre le volumineux *Manuel d'Histoire des Religions* de M. Chantepie de la Saussaye (prot., trad. de l'all.). — Une nouvelle collection, « *Les Religions des peuples civilisés* », s'est inaugurée à la librairie des Mathurins (dont vous voudrez bien croire qu'elle n'a rien de commun avec les Mathurins de jadis ni avec aucun christianisme) : y ont paru, en vol. in-12 à 3 fr. 50, *Le Bouddhisme*, par L. de Milloué, conservateur du Musée Guimet (qui prépare un vol. sur le *Brahmanisme*), *Le Persisme*, *La Magie dans l'Inde antique*, par Victor Henry, prof. de sanscrit et de grammaire comparée à la Sorbonne. — Voir, au catalogue de la librairie Leroux, une série d'ouvrages spéciaux et généralement assez coûteux : on y trouvera, notamment, les *Annales du Musée Guimet* et la *Revue de l'Histoire des Religions* (à lire avec beaucoup de précaution). — *Revue de Paris*, 15 mars 1904, étude très enthousiaste de M. V. Henry sur la *Bhagavad-Gîtâ* ou « *Chant du Bienheureux.* » — *Université catholique*, 15 mars 1899, bonne conférence de M. Bourchany sur *le Bouddha d'après sa légende et le Jésus des Evangiles*.

Le premier prophète du Bouddhisme dans notre monde savant d'Europe fut Eugène Burnouf (1801-1852), dont les deux livres, *Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, 1844, et le *Lotus de la bonne loi*, 1852, restent lecture fondamentale. — Parmi ceux qui dans l'Université officielle prêtèrent une réelle attention et certainement bienveillante à la nouvelle révélation, il faut rappeler Barthélemy St-Hilaire (1805-1895) (*Du Bouddhisme*, 1855; — *Le Bouddha et sa religion*, 1859), qui, avec une noble impartialité concluait :

« Le bouddhisme, c'est un spiritualisme sans âme, une morale sans liberté, une vertu sans devoir, une charité sans amour, un monde sans nature et sans Dieu... Le seul service qu'il puisse nous rendre par son contraste, c'est de nous apprendre tout ce qu'il en a coûté à l'humanité de ne pas croire ce que nous croyons. »

Parus cette année même : *Etude sur l'iconographie bouddhique de l'Inde*, d'après des textes inédits, par A. Foucher, in-8, 4 fr.; — et, du même, *L'art gréco-bouddhique du Gandhara, étude sur les origines de l'influence classique dans l'art bouddhique de l'Inde et de l'Extrême-Orient*, t. I, gr. in-8 avec 300 illustrations, 15 fr., Paris, Leroux.

V. — On lira dans *le Mamoul* ou Impressions d'Inde que M. Paul Mimande donne au *Correspondant* (10 et 25 oct. 1904) une peinture très expressive de Bénarès la ville sainte. (Est-il nécessaire de rappeler que Bénarès, berceau du bouddhisme et théâtre de la première prédication de Bouddha, n'est plus bouddhiste aujourd'hui et que l'Inde, après des siècles de luttes sanglantes, a relégué les Bouddhas à Ceylan pour revenir à son brahmanisme primitif, fondé sur la rigoureuse séparation des castes dont Bouddha ne voulait plus? Voir les intéressantes études du P. Coubé, *Au pays des castes). — Vedi Napoli è poi mori* est un mot de poète. *Voir Bénarès et mourir* doit être pris, au contraire, au sens le plus littéral. Le suprême bonheur, pour l'Hindou dévot à Brahma, est que réellement son âme s'envole, pendant que ses yeux regarderont le sombre fleuve, le fleuve au lit profond, tragique et mystérieux, dont le grand nom affole une partie de l'humanité. Nulle ville ne donne l'impression de l'immobilisme comme Bénarès. On sent que rien n'a changé ici depuis les temps préhistoriques. On se croit dans un cimetière. Les vivants y font l'effet des morts. Nombre de riches ne s'y établissent que dans l'espoir d'y mourir. Des bûchers flambent sans cesse, où l'on brûle les malades et les agonisants, quand on ne les immerge pas. — « La mort est ici chez elle et prend ses aises ; on vient pour elle, on ne songe qu'à elle, c'est d'elle que vivent les habitants de cette cité extraordinaire. »

« Au milieu de ce peuple, je me demandais, avec émoi, comment et par quel phénomène psychique la belle et pure idée du spiritualisme, dont est née Bénarès et qui emplit le cœur de ses visiteurs, a pu faire d'elle un charnier et leur inspirer, à eux, d'aussi lamentables extravagances. »

Dans un enclos, un coquet monument, moitié temple, moitié kiosque : le *Puits de la science*. Tout le monde s'y presse et s'y gargarise du liquide qui doit régénérer l'intelligence. Qu'est ce liquide? Le *Puits de la science* est un dépotoir infect, où pourrissent pêle-mêle des fleurs, des plantes et les déjections des animaux sacrés, que dévotieusement on y jette : on ne peut se faire une idée de l'odeur que dégage ce trou, que l'on est tenté de croire miraculeux puisque les buveurs ne tombent pas asphyxiés.

Sur la place, un groupe de fakirs, sortes de corps de squelettes n'ayant pour tout vêtement qu'un épais enduit de bouse de vache, laquelle en se desséchant forme sur eux des écailles et met sur leur visage comme un masque qui les empêche d'ouvrir les yeux.

Autour de la pagode d'or, profusion de petits autels en plein vent et d'idoles autour desquelles une énorme foule exécute des simagrées. Insanité très intense dans tout le quartier. Toutes les vaches errantes qui y passent sont l'objet d'une vénération qui se traduit par des salams prosternés et par la cueillette ardente des... oublis de ces animaux.

Dans la pagode elle-même il n'est pas impossible d'entrer, moyennant finance. Grande ou petite, somptueuse ou médiocre, toute pagode offre toujours un spectacle tristement curieux : les brahmes en état de catalepsie : le visage tourné vers la muraille, ils demeurent là, des jours et des jours, effrayants d'impassibilité, pétrifiés, les yeux fixes, les membres raidis, créatures de fantôme dont on ne saurait dire, au premier aspect, si elles sont vivantes : — « Avant ce voyage, je traitais volontiers de conte à dormir debout les récits qu'on m'avait fait à propos de ces auto-suggestionnés ; mais ayant pris la peine de surveiller l'un d'eux et ayant constaté que pendant dix jours il était resté assis, face au mur, sans un mouvement, sans un tressaillement de muscles, sans un battement de paupières, j'ai dû me rendre à l'évidence [1]. »

VI. — Intéressante relation de voyage du capitaine Anginieur en *Turkestan, Tibet, Cachemire (Revue de Paris,* 15 oct. et 1er nov. 1904). Quantité de monuments dédiés au culte, au Tibet : peut-être n'est-il aucun pays où l'on en trouve autant. Outre les couvents et les temples proprement dits, il y a les *tchotens*, ou édicules carrés surmontés d'un chapiteau en forme de pot à fleurs : au milieu, une petite niche avec une image du Bouddha, et parfois une roue à prières y est encastrée.

Il y a des *tchotens* partout; il y en a plus que d'habitants (il est vrai que la population a diminué). On les trouve tantôt isolés et tantôt par groupes, généralement adossés à un mur parfois très long, couverts de plaquettes de pierre où des prières sont gravées, c'est la même prière qu'on revoit presque toujours : *Om mani padmé houm*, phrase quasi sacramentelle qui signifie à peu près : *Le joyau est dans le lotus*. — Et la récitation n'en exige pas grand effort : on tourne *par la gauche* autour des tchotens (tourner par la droite ne compterait pas), on donne en passant un coup de main à la roue à prières, et voilà l'affaire faite. — Il y a plus simple encore : souvent l'on voit, sur les toits des maisons, des sortes de girouettes qui ne sont autre chose que des roues à prières : le vent se charge de les faire tourner pour vous, et vous en avez tout le mérite. On trouve aussi, au bord des rivières, de petits moulins à prières, que le courant met en mouvement.

A propos des mascarades des lamas, qui à certains jours de fêtes se montrent le visage couvert

[1] Sous ce nom de *Mamoul*, que M. Paul Mimande donne pour titre à son livre, on désigne l'ensemble des traditions, doctrines et coutumes qui régissent l'Inde. M. Paul Mimande appartient à notre administration coloniale ; et son livre nous montre d'une manière saisissante comment l'Inde est encore (malgré la famine) et sera longtemps ce qu'elle fut : dominée par le *Mamoul* qui, du plus loin que remontent les souvenirs de l'humanité, y a constitué des castes impénétrables contre lesquelles l'administration anglaise n'a pas essayé de prévaloir.

d'horribles masques d'animaux fantastiques et exécutent des danses sacrées au son d'une musique infernale : on nous apprend que les lamas veulent par là habituer leurs ouailles à ne pas craindre les démons, avec qui leurs travertissements leur donnent un air de famille.

VII. — Le P. L. de Grandmaison donne deux articles *(Etudes*, 5 février et 5 mars 1905) au *Lotus bleu* et à la théosophie.

La théosophie, telle qu'on la définit en philosophie, est aussi ancienne que le monde. On désigne en effet sous le nom de théosophes, des penseurs illuminés qui, ne voulant pas s'en tenir à la philosophie reçue et à la théologie traditionnelle, prétendent fonder leur conception des choses et de la vie sur une communication directe, encore que confuse et le plus souvent inexprimable, de la divinité. L'humanité, partout où elle a tourné le dos à la religion révélée, a eu ses théosophes, et l'on en trouve chez tous les peuples, anciens ou modernes, barbares ou civilisés, aussi bien chez les Grecs de l'orphisme ou du néoplatonisme plotinien et les Romains du taurobole que chez les hystériques sacrés des Samoyèdes ou les épileptiques sacrés du Dahomey. Les insubordonnés de la mystique du moyen âge (surtout dans l'Allemagne du xv[e] siècle) se rattachent à la théosophie ; et elle a recommencé à s'épanouir en une luxuriante frondaison dans les régions protestantes du Nord, à la fin du xvii[e] siècle, alors que les premières colères contre l'Eglise romaine eurent cessé de paraître un aliment suffisant aux âmes et que le vide de la doctrine luthérienne poussa à tenter des voies nouvelles [1].

Mais la théosophie moderne, celle qui compte des fervents déjà parmi nous et qui n'affiche rien moins que la prétention de volatiliser et de remplacer toutes les religions existantes, cette théosophie-là est d'origine récente. Elle remonte exactement au 17 novembre 1875, date où fut fondée à New-York la première *Société théosophique*. La fondatrice était Mme Blavatsky, née Hélène Petrovna de Hahn, épouse ensuite du général Blavatsky sous-gouverneur d'une province caucasienne, puis veuve, voyageuse en Orient et aux Indes, où elle s'initie aux sciences occultes. Après un premier essai infructueux en Egypte, elle passe en Amérique, où elle s'assure l'appui d'un ancien officier de l'armée fédérale, le colonel Olcott, qui va se faire l'apôtre du bouddhisme en pays de race blanche. Ensemble ils fondent leur *Société* à New-York en 1875 ; mais c'est la dame qui en reste « l'âme et le cœur » jusqu'à sa mort, survenue le 8 mai 1891.

Au cours de ses expériences spirites, Mme Blavatsky avait fait la conquête de Mme Annie Besant. Elle lui confie, en mourant, la *Société* naissante et déjà mise fort à mal par un procès vilain qui dévoilait les supercheries des faux médiums. La *Société* ne pouvait tomber en mains plus séduisantes et plus actives. Mme Besant, née Annie Wood, née à Londres, unit (ce qui n'est pas rare en Angleterre) à des vues d'un mysticisme exalté un sens très concret des moyens pratiques. Elevée jusqu'à quinze ans dans l'anglicanisme, elle s'enthousiasme, à Paris, de la piété catholique, ou du moins de certains décors du catholicisme, se donne aux jeûnes, aux flagellations, aux rêves de martyre et d'union mystique, épouse un ministre anglican très positif, le Rév. Besant ; mère de deux enfants, se dégoûte vite des devoirs de la vie réelle, s'évade, accepte pour vivre une place de cuisinière, rencontre Bradlaugh le célèbre apôtre du sécularisme athée, s'éprend pour lui d'un amour que les tribunaux anglais déclarent être resté platonique (au cours d'un procès à elle intenté par son mari), dix années durant prêche le sécularisme et le matérialisme le plus cru, se dégoûte de sa nouvelle doctrine, se laisse magnétiser (à la lettre) par Mme Blavatsky, se donne à l'occultisme, s'enivre de merveilleux, se perd en délices à travers les obscurités phosphorescentes de l'Inde, multiplie conférences, tracts et volumes en faveur de la bonne nouvelle du Lotus bleu, et devient, à la mort de Mme Blavatsky, le chef de la nouvelle *Société*.

Elle habite à Bénarès. C'est de là qu'elle rayonne sur les deux mondes. C'est là que Pierre Loti est venu chercher auprès d'elle les émotions que lui avait refusées le sol austère du Jardin des Oliviers et entendre de sa bouche (il y a trois ans) ces étranges catéchismes dont il nous a donné ensuite l'ensorcelante traduction dans son *Inde sans les Anglais*. Mme Blavatsky s'était surtout inspirée du bouddhisme ; Mme Besant doit plus aux brahmes ; mais en principe, la théosophie se proclame indépendante de toute religion. Elle n'a haine ni amour pour aucune religion antérieure (encore que Mme Besant, en Inde, mais en Inde seulement, ne fasse pas mystère de sa haine du christianisme : à l'étranger, elle ne fait pas de son antichristianisme un article d'exportation).

Est-elle une religion ? Non, lit-on à la première page du catéchisme officiel ; elle est simplement la connaissance, ou science divine, la *bodhi*. Ailleurs, elle prétend mériter le nom de religion, puisque « en elle se rencontrent l'homme physique, l'homme psychique et tout ce qui en dépend. » — Croit-elle en Dieu ? — « Cela dépend du sens que vous donnez à ce terme... Nous rejetons l'idée d'un Dieu personnel, d'un Dieu extra-cosmique et anthropomorphique... Le Dieu de la théologie est un tissu de contradictions et une impossibilité logique... Nous croyons en un Principe Divin Universel, dont tout procède et dans lequel tout sera résorbé à la fin du grand

[1] Sur ce mouvement pseudo-mystique et sur Swedenborg qui en fut l'un des plus illustres représentants, voir *Ami* 1904, p. 252-254.

cycle de l'Etre... Notre Déité est le mystérieux pouvoir d'évolution et d'involution, l'omnipotente, omniprésente et même omnisciente Potentialité créatrice... Cela (cette Déité), nul mot ne peut le décrire, car les mots impliquent distinction, et Cela est Tout. Nous murmurons : Absolu, infini, inconditionné, mais ces vocables n'ont pas de sens. Les Sages disent : SAT, ou : *Be-ness*, pas même Etre ou Existence. »

La création est un dogme absurde, puisque « dans l'éternité il n'y a qu'un seul moment : TOUJOURS ! » et que, « si, un seul instant, il n'y avait *rien eu*, RIEN eût été toujours ! » — A la création on substitue un panthéisme émanatiste : « L'univers est créé par l'émanation du grand souffle de l'unité... Il y a un grand battement rythmique dans l'Infini, dans le *Tout Unique*, qui, alternativement, émane les formes transitoires, et les réabsorbe, quand par elles ont été acquises l'Expérience et la Connaissance. »

Car, tout se termine en résorption dans le Tout Unique. L'homme traverse une série d'incarnations et de renaissances successives, puis entre dans le Nirvâna. Seulement, comme on veut laisser quelque élément à notre soif d'immortalité, on ne veut pas entendre ce Nirvâna au sens d'anéantissement, et l'on nous dit que les premiers orientalistes, qui l'ont entendu ainsi, étaient « ignorants du premier mot de ce dont ils parlaient. » — « Cela (le Nirvâna) ne peut ni se décrire ni se définir... Le Nirvâna, dit Mme Blavatsky, c'est l'absorption dans l'essence universelle... Le *Souffle* (partie spirituelle de l'homme), arrivé à cet état, n'est plus rien, car il est tout... Il a acquis la conscience complète de sa divinité, et perdu tout sentiment de séparativité. »

Le devoir, dans la morale théosophique, c'est « ce qui est dû à l'humanité, spécialement à tous ceux qui sont plus pauvres et plus abandonnés que nous-mêmes. » Fort bien, et l'on reconnaît ici l'altruisme bouddhique, mais c'est un altruisme purement passif et qui se garde d'impliquer aucun acte positif de charité : — « Finalement, si vous me demandez comment nous comprenons le devoir théosophique pratiquement, et en vue du Karma (ou Loi qui régit l'univers), je vous réponds que notre devoir est de boire jusqu'à la dernière goutte, et sans un murmure, le contenu, quel qu'il soit, que la coupe de la vie nous présente, *de cueillir les roses de la vie seulement en vue du parfum qu'elles épandent pour les autres.* »

Cette passivité est toute fataliste, car il n'y a pas de liberté dans l'univers : « Le *Karma* est la *Loi*, sans exception, qui régit l'univers entier, depuis l'atome invisible et impondérable jusqu'aux soleils... et cette Loi est que *toute cause produit son effet*, sans que rien puisse empêcher ou détourner l'effet, une fois la cause produite [1]. »

Donc, nulle intervention de volonté libre, ni humaine, ni surhumaine : le Karma est « aveugle, automatique, et non intelligent. » Donc, pas de pardon à obtenir : « Ni le repentir ni le regret ne peuvent rien racheter. » Ce qui est fait, est fait. La rédemption est le plus immoral des dogmes... Voilà du moins ce qu'ils disaient jadis, au temps où peut-être ils ne comptaient pas encore sur une clientèle catholique. Depuis, Mme Besant est devenue plus conciliante et nous déclare que l'interprétation théosophique de la rédemption a le droit de prendre place « parmi les interprétations *chrétiennes* » du dogme, en ce sens que « la rédemption accomplie par le Christ ne consiste pas dans la substitution d'un individu à un autre, mais dans *l'identité de nature entre l'homme divin et les hommes qui s'élèvent vers la divinité*, et que la divinité même du Christ lui permet, grâce à cette identité, de répandre Sa force et Ses secours dans ses frères, divins comme Lui, mais qui n'ont pas encore atteint Sa stature. »

Voilà sur quels nuages se laissent bercer et endormir beaucoup d'âmes en peine d'aujourd'hui. Voilà la « doctrine » qui se donne comme « la pierre angulaire des futures religions de l'humanité,... le chaînon pur et béni entre ceux d'en haut et ceux d'en bas, » la source première et immaculée où toutes les religions positives ont puisé, ces religions elles-mêmes n'étant que « les filles dégénérées » d'une mère auguste. Voilà la doctrine dont se sont enchantées les admiratrices de Loti, à travers les pages de *L'Inde sans les Anglais*. Voilà la doctrine où des âmes qui se croient chrétiennes disent trouver un renouveau religieux, encouragées d'ailleurs en ceci par Mme Besant elle-même, qui les invite à continuer leurs confessions et leurs communions, qui leur donne une méthode théosophique pour assister à la messe, qui leur enseigne le sens ésotérique du *Pater* et du *Credo* et leur explique « la présence réelle » du Christ « nirvânique. »

Et voilà les rêveries dont est saturé le dernier roman de Pierre de Coulevain, *Sur la branche* (un vol. in-12, 1904, Paris, Calmann Lévy). Pierre de Coulevain est un écrivain de réel mérite et qui passe pour honnête dans un certain monde. (*Noblesse américaine ; — Eve victorieuse*, étude sur la suprématie de la femme : encore un dogme des prophètes du Nouveau Monde !). Pierre de Coulevain est un pseudonyme féminin, comme

[1] Toute cause produit son effet, et tout effet est produit par sa cause : c'est l'axiome fondamental aussi du déterminisme moderne, qui l'interprète à l'exclusion de toute cause morale ou libre et ne veut rien savoir que des causes physiques. La cause explique le fait en même temps qu'elle le produit ; elle le détermine nécessairement, complétement : on ne peut trouver dans les faits rien de nouveau, rien qui ne soit déjà dans le principe, dans la cause. Donc, pas de commencement absolu (pas plus que d'annihilation pure et simple). Donc pas de libre arbitre, attendu qu'un acte libre serait un commencement absolu. (Voir, là-dessus, étude publiée dans *La Pensée contemporaine*, de mars 1905).

tant d'autres noms de la littérature romanesque d'aujourd'hui. *Sur la branche* ressemble un peu à une autobiographie. C'est l'histoire d'une noble dame qui, veuve, arrivée au seuil de l'hiver de la vie, sentant que le « fluide mystérieux qui attire » l'abandonne, qu'elle est « désaimantée, » préoccupée d'échapper aux ennuis de la solitude et en même temps jalouse de sa liberté, jalouse de ne se laisser pas enchaîner aux servitudes sociales, imagine de s'installer à l'hôtel, « sur la branche, » dans un grand hôtel cosmopolite de Paris comme en un agréable belvédère d'où elle voit défiler en caravanes bariolées quasi tous les échantillons de l'humanité actuellement vivante et agissante. Et c'est une vision qui lui emplit l'esprit de lumières et le cœur de consolations et d'espérances. Que de préjugés tombent dans cette vie en commun des grands hôtels ! Que de rapprochements se préparent ! Cet amalgame des peuples en voyage fera peut-être plus pour la paix du monde que tout ce qu'on a imaginé jusqu'ici. La vie, du point où elle s'est placée, lui apparaît si bonne ! « belle et bonne, oui, bonne ! » et sans qu'il lui en coûte rien : elle n'a qu'à regarder. Pourquoi ne regarderait-elle pas pour ceux qui n'ont pas le temps de regarder ? « Sur la branche, on voit de plus haut et plus loin aussi, oh ! beaucoup plus loin. »

Elle a vu, entre tant d'autres bonnes choses, le charme de la théosophie. Elle ne la nomme pas ; mais on sent qu'elle en est pleine, que la paix de Bouddha illumine toute son âme. — « Elle craignait peut-être (la Sœur garde-malade) que je fusse hostile à la religion. Dieu garde ! Je n'approuve pas les enfants japonais, qui, au sortir de l'école, cassent le nez au dieu-renard que leurs parents ont adoré... A mon entrée en ce monde, j'ai été bénie par les rites de l'Eglise catholique ; à mon départ, je veux être bénie de même. Et puis, un grand, un obsédant désir m'est venu de recevoir le viatique... Le germe de ce désir a été jeté en moi il y a plus de trente ans... » — Ce qui lui a inspiré ce désir, c'est un sermon où le prédicateur « déclara que la communion était une loi de la nature. Après nous avoir démontré que nous communions dans l'amour, dans l'amitié, avec la lumière, avec toutes les forces de l'existence, il fit ressortir la possibilité, la nécessité de la communion avec Dieu, source éternelle de la vie... L'explication de ce mystère de l'eucharistie, qui jusqu'alors ne m'avait pas paru digne d'une discussion sérieuse, est demeurée dans mon esprit [1]... Mais sur des milliers de créatures humaines qui s'approchent de la table mystique, combien peu doivent communier réellement ! Il me semble qu'il faut être capable d'une aspiration profonde vers l'idéal, vers le divin, qu'il faut avoir un état d'âme spécial. J'ai cru y être arrivée. Voilà pourquoi j'ai voulu voir le prêtre. Il est venu... Il m'a apporté ce qu'il appelle le pain de vie : quel beau nom à l'oreille d'une mourante ! Et ce pain m'a donné une joie aux ondes profondes, une paix qui a fait en moi un silence étrange. En vérité, je crois que j'ai communié. »

Vous trouverez peut-être, dans le monde, des chrétiennes qui qualifieront cette œuvre d'honnête, de pieuse même, de pacifiante et d'élevante. Si vous la dites mauvaise, on vous jugera fanatique. Je serais heureux que tout cet exposé bouddhique dont nous venons de causer ensemble vous aidât à faire toucher du doigt à certaines âmes ce qu'il y a de dangereux, de dissolvant, et de radicalement antichrétien dans des pages de ce genre, alors même qu'on les rencontre dans des livres dits de piété.

VIII. — On a publié l'hiver dernier une Correspondance considérable de Richard Wagner avec Mathilde Wesendonk (*Revue de Paris*, 1er et 15 nov. 1904, 1er et 15 mars, 1er et 15 avril, 1er mai 1905) ; et l'on a beaucoup écrit de l'illustre maître à propos de la première représentation de *Tristan et Isolde* à l'Opéra français (voir notamment études de M. Schuré dans *Revue des Deux Mondes*, et de M. André dans *Correspondant*). Avec Wagner, l'homme à l'activité dévorante, le musicien de toutes les frénésies et de tous les flamboiements, allons-nous enfin sortir de tout ce bouddhisme ? Pas le moins du monde. Bien au contraire. Les extrêmes se touchent, ou mieux (comme disait Thiers), s'engendrent, et l'humanité passe son temps à sauter d'un pôle à l'autre. Wagner est le musicien de la mort, de l'anéantissement, le musicien donc du bouddhisme, et non pas seulement de ce bouddhisme inconscient dont nous avons dit que les infiltrations se glissent volontiers un peu partout ; non : Wagner est bouddhiste parce qu'il le veut être, il a connu Bouddha à travers Schopenhauer d'abord, directement ensuite dans l'étude de l'épopée indienne, et c'est en Bouddha qu'il nous déclare lui-même avoir trouvé le terme de son évolution.

C'est un triste spectacle que l'évolution ou l'éducation de Wagner. Né à Leipzig (22 mai 1813) la ville irréligieuse par excellence, et dans un milieu familial indifférent à toute pratique religieuse, il nous apprend lui-même qu'il grandit « en pleine anarchie, sans autres éducateurs que la vie, l'art et lui-même. » Il perd son père à six mois ; sa mère épouse en secondes noces un acteur et auteur dramatique qui est peintre en même temps et qui veut faire de l'enfant un peintre aussi. Mais l'enfant ne veut rien savoir des leçons de dessin de son père. Deux choses seulement au

[1] On n'est pas obligé de croire à l'authenticité de ce sermon. Mais, malheureusement, on n'est pas non plus obligé de croire que notre romancière l'ait inventé de toutes pièces. De pareilles fadaises ne sont point chose inouïe en chaire ; et si ceux qui les débitent n'ont peut-être pas toujours conscience de leur erreur, en revanche il s'en trouve souvent, parmi leurs auditrices, pour pénétrer leur pensée avec autant de perspicacité que le fait ici P. de Coulevain, et pour s'en assimiler avec délice le poison.

monde le passionnent : la mythologie et la musique. Il avait sept ans quand sa mère, veuve une seconde fois, le laisse désormais libre de suivre sa fantaisie.

La Grèce est pour lui la première révélatrice de beauté : il s'éprend des tragiques grecs, puis, à onze ans, passe à Shakespeare, et le grand Will s'empare si fort de son imagination qu'il se met à écrire, à treize ans, un drame monstrueux où quarante-deux personnages, exterminés successivement au cours des quatre premiers actes, reparaissent sous forme de spectres au ve. Un peu plus tard, l'audition d'une symphonie de Beethoven lui apporte « sa révélation religieuse et métaphysique. »

A quinze ans, il découvre Hoffmann ; et ces *Contes*, écrits dans un état d'alcoolisme permanent, tout brûlants de sensualité et débordants d'extravagance, agissent sur lui comme un toxique enivrant : ce sont, chez l'adolescent, des journées entières d'hallucination et des accès de mysticisme insensé.

Eclate la Révolution de 1830, et voilà Wagner révolutionnaire. Puis l'ordre social renaît, et l'adolescent suit prudemment les cours de l'Université, où il se fait inscrire à la section d'esthétique. Lui-même nous dit quelle est alors sa conception de la vie : « Je me laissai aller à la débauche dévergondée des étudiants avec une telle légèreté et une telle ardeur que bientôt elle me dégoûta... J'étais sorti du mysticisme abstrait et j'avais appris à aimer la matière. » Toutes les passions, tous les appétits, les plus nobles comme les plus vulgaires, se sont donné rendez-vous en lui, avec la « pleine anarchie » pour guide, une volonté de Titan, une estime de soi-même surtout qui paraît bouffonne à force d'énormité.

Optimiste, la vie lui semble belle et bonne, et il se promet bien au moins de la faire telle. Chef d'orchestre au théâtre de Magdebourg en 1834, de Riga en 1836, il vient à Paris en 1839 : on lui avait promis un succès pour son *Rienzi*, au Grand Opéra : mais le *Rienzi* est refusé, refusée aussi sa *Novice de Palerme*. Je crois que c'est à cette date qu'il faut faire remonter l'origine de la haine inexpiable et grossière qu'il a vouée à la France.

Rappelé à Dresde, il s'enivre de Feuerbach, qui vient de publier son *Essence du Christianisme*, 1841, et sa *Philosophie de l'avenir*, 1843 ; et voici Wagner épris de divinisation. Plus de Dieu transcendant désormais : c'est l'homme qui est Dieu. Dieu n'est autre chose que l'image de l'homme projetée dans l'infini. Délivrons donc l'homme de la malédiction des religions transcendantes. Plus de candidats au ciel, mais seulement des dominateurs de la terre. Retournons à la pure nature, au « pur humain » *(das rein Menschliche)*, tout en gardant, pour nous aider à satisfaire nos désirs, les conquêtes de la civilisation. C'est cette conception qui donne à l'hellénisme une beauté éternelle : l'Apollon hellène est le symbole de l'homme divinisé. — « Il vaut mieux être grec, dit Wagner, la moitié d'un jour devant l'œuvre d'art tragique, que le Dieu non-grec lui-même pendant toute l'éternité. » Son idéal est de fonder un art dramatique renouvelé des Grecs, qui, absorbant lui aussi tous les arts et rendant superflues toutes les religions basées sur des dogmes, présentera aux hommes, *sous la forme de mythes et symboles toujours vivants*, une image de leur destinée et un enseignement conforme à leur vraie nature.

Tel est le sens des œuvres de cette époque, du *Vaisseau-fantôme*, qui est de 1842, de *Tannhäuser*, qui est de 1845, de *Lohengrin*, qui est de 1847. On voit dès lors ce que ces œuvres ont de profondément antichrétien, et ce que d'autre part elles ont d'élevé et comment elles ont pu faire illusion à plusieurs parmi nous, qui se sont imaginé découvrir en Wagner le musicien même de l'ascétisme chrétien. Christianisme bien inconscient, en tout cas ; car, ce dont Wagner avait conscience, c'était de sa ferme volonté et de son espoir non moins ferme de supplanter le christianisme et toutes les religions positives. Il entendait diviniser l'homme, et ses œuvres de ce temps-là ne respirent qu'appétits d'ascensions, Montsalvat ou la Wartbourg. Mais ce sont ascensions sur des nuages, sur des « symboles », sur des « cygnes blancs », et non sur les réalités divines dont seule la religion révélée a le secret. Et je ne nie pas que ces ascensions, même sur des nuages, n'aient quelque chose de grand, d'élevant, d'enthousiasmant : mais qu'elles sont peu sûres ! et qu'elles prémunissent peu contre les culbutes prochaines ! Et déjà dans *Tannhaüser*, comme les appels qui partent d'en bas, du Venusberg, donnent une libidineuse contrepartie aux voix ineffablement pures qui chantent sur la Wartbourg ! Wagner s'empare de la soif de pureté et d'idéal dont le christianisme a altéré nos âmes, et il la traduit en notes merveilleuses : mais qui l'apaisera et qui nous aidera à traduire notre enthousiasme du beau dans le terre-à-terre de la vie pratique ? Il s'imagine que ses « symboles » auront autant d'efficacité sanctificatrice que les réalités chrétiennes que d'ailleurs il n'a jamais goûtées. Il nous emprunte notre vocabulaire, mais à titre de vocabulaire symbolique ; il ne nous parle que rédemption, foi, amour, mais c'est d'un amour purement humain, d'une foi humaine, d'une rédemption de l'homme par l'homme lui-même. Il exècre le doute, mais c'est du doute vis-à vis de lui-même qu'il s'agit. Il faut croire, oui, mais regardez-y de plus près : ce n'est jamais en Dieu qu'il nous dit de croire : c'est en nous-mêmes, c'est au héros mythique qui nous est proposé, c'est à l'idéal, c'est au Graal. Nous répétons avec émotion les vers d'Elsa : « Ce qui sauve, c'est la foi humble et confiante ; ce qui perd, c'est le doute orgueilleux. » Evidemment, ce sont là vers admirables : mais de quelle foi parle Elsa ? Elle ne connaît qu'une foi, c'est la foi en Lohengrin ; et c'est parce qu'elle a douté un instant et voulu scruter le mystère du chevalier au cygne qu'elle est perdue. Encore une

fois, alors même que ces gens-là nous prennent notre vocabulaire, ce n'est pas la même chose, et c'est même tout le contraire : mais on comprend que de belles âmes, que de grandes âmes, que des âmes très éclairées même s'y trompent et retirent véritablement de cette œuvre des impressions élevantes, purifiantes, chrétiennes si vous voulez. Mais ce christianisme, ce n'est pas Wagner qui l'y a mis : il a voulu y mettre tout le contraire. Bienheureuses les âmes qui ne pénètrent pas l'impiété de ses intentions et entendent angéliquement de Dieu et de Jésus-Christ ce qu'il a entendu ne dire que d'un vague idéal et d'un symbole vide! Elles y ont du mérite sans doute, le mérite de trouver Dieu dans sa création, où il est toujours ; mais si l'on peut toujours le trouver partout, il n'est pas toujours prudent de le chercher partout.

On ne reste pas longtemps sur les cimes vertigineuses où nous emporte la poursuite du Graal. L'homme n'est ni ange ni bête ; et le malheur est que qui veut faire l'ange fait la bête. Cette manie de se diviniser sans Dieu et contre Dieu, c'est faire l'ange au bord de l'abîme, faire le Lucifer. Voici que Wagner découvre Schopenhauer : à la passion divinisatrice succède la passion du néant. Entre temps il a fait le coup de feu aux journées de 1848 à travers les rues de Dresde ; une fuite précipitée l'a seule soustrait à une exécution capitale. Retiré à Zürich (1849), il lit Schopenhauer. Adieu Feuerbach et toute l'école hégélienne ! Purs charlatans ! Rien ne saurait donner une idée de la soudaineté, de l'intensité avec laquelle Schopenhauer s'empara alors de l'Allemagne, en ces années de lassitude et de compression antirévolutionnaire. Ce fut une fièvre. Le schopenhauérisme allemand est une page, non de l'histoire de la philosophie, mais de l'histoire de la mystique. Schopenhauer devenait littéralement le Bréviaire de ces esprits malades, leur « *Imitation de Jésus-Christ.* » On l'appelait « le Bienheureux Arthur. » Nietzsche dans ses tentations l'invoquera : « Schopenhauer, à mon aide ! » — « L'idée principale de cet homme (Schopenhauer), écrit Wagner à Liszt en 1854, *la négation de la volonté de vivre,* est la seule rédemptrice... Naturellement, cette idée n'est pas nouvelle pour moi, et personne ne peut l'avoir s'il ne l'a vécue. Mais c'est ce philosophe qui me l'a montrée dans toute sa clarté. Quand je me souviens des orages de mon cœur, du spasme terrible dans lequel il s'accrochait malgré lui aux espérances de la vie qui maintenant encore se soulèvent parfois comme une tempête, j'ai maintenant un *calmant* qui m'aide à trouver le sommeil dans mes nuits d'insomnie : c'est un *profond désir de la mort,* une *complète inconscience,* un *non-être absolu,* un évanouissement de tous les rêves, l'unique délivrance finale... Puisque je n'ai jamais joui du véritable bonheur d'aimer, je veux élever à ce plus beau de tous les rêves un monument où du commencement à la fin cet amour pourra se rassasier une bonne fois... J'ai dans la tête un *Tristan et Isolde,* la composition musicale la plus simple et la plus pur-sang. Du drapeau noir qui flotte à la fin, je veux me couvrir pour mourir. »

Fièvre schopenhauérienne, dévotion à Bouddha, appétit de la mort, de l'inconscience, du non-être : telle est donc la mentalité philosophique de Wagner au cours de ces dix années de Zürich (1849-1858) qui sont les plus fécondes de sa vie et qui ont vu naître ou s'ébaucher ses œuvres capitales, les chefs-d'œuvre du wagnérisme. C'est à Zürich qu'il écrit la partition de l'*Or du Rhin* (nov. 1853-janvier 1854), de la *Walkyrie* (juin-déc. 1854), la majeure partie de *Siegfried* (janv.-juillet 1857) (dont les *Murmures de la forêt* lui sont inspirés par ses promenades dans le Sihltalwald). C'est à Zürich que jaillit en lui la première idée de son *Parsifal,* le jour du Vendredi Saint 1857 : accoudé à la terrasse de sa maison, au spectacle de la nature en fête, une soudaine révélation redit à ses oreilles « le soupir de la profonde pitié qui jadis retentit de la croix du Golgotha : et ce soupir s'échappe alors de sa propre poitrine, » et il écrit ce *Parsifal,* qui n'a de commun que le nom avec notre *Perceval* du moyen âge et qui nous présente un amalgame étrange de moyen âge et d'indianisme, de Jésus-Christ et de Bouddha, un vrai sacrilège, dit le P. Schmid, *mysterium, Babylon magna, mater fornicationum et abominationum terræ.* — C'est à Zürich encore qu'il esquisse ses *Maîtres-Chanteurs* et médite ses *Vainqueurs,* dont Bouddha est le héros. — Et c'est à Zürich surtout qu'il vit en lui-même et commence d'écrire *Tristan et Isolde* [1], le type du drame wagnérien, celui qui suscitera une légion d'imitateurs au petit pied, « sans nul doute le chef d'œuvre le plus violemment émouvant qui soit au monde de la musique, » disait cet hiver Pierre Lalo. (*Temps* du 28 déc. 1904).

Tristan et Isolde est le drame schopenhauérien (ou bouddhiste) par excellence, l'apothéose de la mort, la mort envisagée comme l'idéalisation suprême de toute vie humaine et de toute aspiration humaine : « Toute activité, toute personnalité détruite, écrit le critique musical de la *Revue des Deux Mondes* (M. Camille Bellaigue), tout effort stérile, toute lutte vaine, et toute victoire impossible, tout être enfin englouti, abîmé dans le néant, voilà l'idéal du poète [2] et du musicien de *Tristan ;* et si jamais peut-être Wagner n'a rien produit de plus puissant, peut-être ne produisit-il

[1] Jadis on écrivait, en français, *Iseult* (ou *Yseult*), qui est notre vieille orthographe traditionnelle : Wagner a écrit *Isolde,* orthographe germanique ; et cet hiver, à l'occasion de la première représentation de *Tristan* à Paris, on s'est mis à écrire, chez nous aussi, *Isolde.* — Au fond, peu importe. — J'ai déjà vu des critiques français écrire aussi *Rheingold,* pour *l'Or du Rhin,* — *Meistersänger,* pour les *Maîtres-Chanteurs,* etc.

[2] Wagner lui-même écrivait le *libretto* de ses opéras.

jamais rien de plus contraire à la destination ou à la mission populaire et sociologique de l'art. »

Et la voie royale par où Wagner nous attire à la mort, c'est l'amour ! L'amour est, dans son œuvre, principe de mort, l'amour tend à la mort ; l'amour ne trouve la pacification de ses appétits que dans la mort. Qui de nous y contredira ? L'amour de Dieu, qui est Dieu lui-même vivant en nous, est principe de vie, et la vie même de l'âme chrétienne. L'amour sans Dieu, c'est-à-dire contre Dieu, ne peut être que négation de vie, principe de mort. L'amour est le tout de Dieu ; et c'est pour cela que le diable, singe immortel, fait de l'amour aussi son tout, le tout de ses victimes. C'est par l'amour que Dieu nous attire à lui, à la vertu, au dévouement, au sacrifice ; et c'est par ses faux-semblants d'amour, par ses caricatures d'amour, que le diable nous attire ailleurs. L'amour de Dieu multiplie nos activités et nos énergies en les divinisant ; l'amour sans Dieu les paralyse et les dissout, et ne se satisfait que dans les ruines et le néant. *Per peccatum mors ;* et ce mot de saint Paul trouve un fulgurant commentaire en tous ces dramaturges et romanciers d'aujourd'hui qui perpétuellement nous montrent l'amour aboutissant au crime, l'assassinat par amour, le suicide en musique : « Oh ! se perdre, s'abîmer, s'évanouir sans conscience dans l'infinie palpitation de l'âme universelle : suprême volupté !... La musique c'est l'initiatrice au mystère de la mort ; elle montre par-delà la vie un nocturne inspiré de merveilles. L'harmonie fait entrevoir comme une béatitude la possibilité de se dissoudre dans le grand Tout !... La mort n'est point l'ennemie. En elle seule, va ! nous pourrons réaliser le rêve qui s'agite en nous. N'est-elle pas la sœur de l'amour ? [1] »

Or, cette exaltation d'amour qui est génératrice de mort, n'était point chez Wagner affaire purement cérébrale. C'est en ces années de Zürich qu'il vécut la plus vilaine passion de sa vie ; et c'est l'intérêt de la correspondance récemment publiée avec Mme Wesendonk, de nous ouvrir les sources empoisonnées où il faut chercher l'origine des hallucinations de *Tristan et Isolde*. Wagner, réfugié à Zürich, s'était installé avec sa femme dans une villa mise à sa disposition par un riche commerçant de la ville, M. Wesendonk. Mme Wesendonk était jeune, elle était poète, elle aimait passionnément la musique : une passion se déclare ; après des années, Mme Wagner surprend une lettre, fait des menaces : Wagner suspend toutes relations pendant trois mois, mais la passion ne fait que s'exacerber : finalement il quitte Zürich, disant adieu à la fois à sa femme et à Mathilde Wesendonk (août 1858), non sans célébrer dans une lettre insensée le « miracle » d'héroïsme qu'il s'imagine avoir réalisé par son départ : « Nous vaincrons tout, écrit-il à Mathilde (21 août), il ne restera qu'un seul sentiment, la certitude qu'un *miracle* a eu lieu ici, tel que la nature n'en fait qu'une seule fois durant des siècles, sans être parvenue encore à une telle noblesse de réussite ! »

Voilà ce qu'il a chanté dans son drame. Le premier acte, écrit encore à Zürich, nous dit les luttes silencieuses des deux amants pour étouffer une passion qui grandit malgré tout ; le deuxième acte, commencé à Zürich, est interrompu par les scènes de jalousie de Mme Wagner et s'achève à Venise « dans une ivresse d'amour, de douleur et de force créatrice. » — « Quelle musique cela devient ! écrit-il. Toute ma vie, je pourrais ne plus travailler qu'à cette musique. Jamais, jusqu'à présent, je n'ai rien fait de tel. » (8 décembre 1858). Il « laisse de côté tout scrupule, » et il ajoute que ce sera « terrible, et que cette musique rendrait les gens fous et que, si le drame était représenté tant soit peu convenablement, il serait sûrement interdit [1]. »

Lui-même nous dit avec quel art il nous présente le poison, l'ivresse de la mort : — « Mon art le plus subtil consiste à relier, à concilier toutes les phases de la transition entre les états d'âme extrêmes. La brusquerie, les heurts me sont antipathiques. Mon chef-d'œuvre dans cet art de la gradation est la grande scène du deuxième acte de *Tristan*. Le début de la scène exprime *la vie débordante et ses passions les plus véhémentes ;* la fin, *le désir le plus solennel, le plus profond de la mort.* Ce sont là les piliers : mais voyez comment l'on passe de l'un à l'autre ! Là gît le mystère de ma forme musicale. » Et, comme son art ne s'élève pas jusqu'à la modestie : « Jamais, ajoute-t-il, jamais pareil accord, pareille ordonnance où se disposent clairement tous les détails, n'avait été seulement pressentie !... Quelle œuvre ! Celui qui est capable de créer une telle chose est encore plein à déborder. » — Plénitude de soi qui s'allie très bien avec un sentiment d'inconscience et d'absorption de la personnalité : — « Dans la vie proprement dite, je me laisse tout bonnement

[1] Ces lignes sont de Gabriel d'Annunzio, dont on sait l'enthousiasme délirant pour la musique hallucinante de *Tristan et Isolde* (dans son *Triomphe de la Mort*).

[1] Je n'ai pas donné l'analyse de cette pièce de *Tristan et Isolde*, qui est peut-être assez connue et qui est si peu édifiante... C'est, en somme, l'épopée de l'adultère et la glorification de la passion. Wagner en a pris l'histoire dans le long poème de Gottfried de Strasbourg, trouvère alsacien du XIVe siècle, qui lui-même en avait emprunté la donnée à Chrestien de Troyes. On a conjecturé que c'était un mythe solaire, venu chez nous par les Bretons d'Armorique.

Solaire ou non, Tristan était au moyen âge l'idéal de la chevalerie mondaine, qui célébrait en lui le type de la vie franchement et joyeusement païenne, sans souci des luttes et des victoires morales, tandis que la chevalerie fidèle s'attachait au *Perceval* (qui n'a rien de commun, comme on a vu plus haut, avec le *Parsifal* de Wagner, orienté plus que jamais dans la voie bouddhique, « en route vers le Nirvâna des races définitivement épuisées, » dit M. Seillière dans le nouveau livre qu'il vient de publier, *Apollon ou Dionysos*).

La légende du moyen âge était naïve dans sa perversité ; Wagner y a ajouté les raffinements de l'art moderne.

conduire par mon instinct : une volonté s'accomplit avec la mienne qui dépasse la valeur de ma personnalité. La conscience de cela m'est si familière que souvent je me demande en souriant si je veux ou ne veux pas. C'est l'étrange génie que je sers pour le restant de ma vie qui règne en maître ici, et celui-là veut que j'achève ce que moi seul suis capable d'achever. »

Quel orgueil ! L'Allemagne s'est reconnue en Wagner ; et c'est bien là en effet l'orgueil allemand [1], tel qu'il s'étale à chaque instant dans les œuvres même de leurs moindres professeurs ou journalistes, et tel que l'expression boursouflée ne s'en rencontrerait probablement chez aucun autre peuple civilisé, et point non plus chez les Allemands de l'époque classique, qui certes avaient leur orgueil ; mais c'était un orgueil qui du moins ne les mettait pas tellement à part et qui n'était pas tellement démesuré et encombrant qu'il ne laissât quelque place au goût.

Quelle leçon d'humilité l'on peut tirer de cet orgueil ! et qu'il faut donc que l'orgueil humain soit une chose sotte et misérable pour nous amener à tant d'inconscience et d'aveuglement !

N'est-ce pas encore une leçon d'humilité que nous pourrons déduire des ridicules épanchements où s'égare sa passion ? et faut-il que l'amour humain soit, lui aussi, chose sotte pour réduire un Wagner à écrire et à répéter sans trêve des phrases comme celle-ci :

Ne sais-tu donc pas, mon enfant, que je dépends de toi, uniquement de toi ?... Ne sais-tu donc pas encore que je ne vis que par toi ?... T'égaler, m'élever jusqu'à toi, voilà maintenant à quoi est suspendue ma vie !... (31 octobre 1858).

Tout en moi s'écroule dès que je remarque le plus léger désaccord entre nous. Crois-moi, mon unique ! tu me tiens dans tes mains ; c'est avec toi seule que je puis arriver au but suprême... Ainsi, tu sais qui dispose de moi, de mes souffrances, de mes actes... C'est toi seule qui représente pour moi le sérieux de la vie !... Cette nuit, quand je retirai ma main de la balustrade (il avait été au moment de se suicider), ce n'était pas la pensée de mon art qui me retint ! Dans cet instant terrible m'apparut, avec une clarté presque visible, l'axe véritable de ma vie, autour duquel tourne mon désir de mourir et d'entrer dans la vie nouvelle : — toi ! toi !... Il me sembla qu'un sourire planait sur moi : — ne serait-ce pas une volupté plus grande de mourir entre tes bras ? (2 novembre).

...A présent, me voilà ennobli ; j'ai reçu l'investiture de la plus haute chevalerie. Ton cœur, tes yeux, tes lèvres m'ont ravi au monde. Tout, pour moi, est libre, est noble, à présent. Comme parcouru d'un frisson sacré devant ma divinité, j'ai le souvenir d'avoir été aimé par toi... (Puis, au souvenir des bûchers antiques où l'amante se précipitait pour être consumée avec son amant) : dans cette tombe de flammes et de senteurs se précipitait l'amante, pour unir ses cendres à celles du bien-aimé. Ils étaient un, alors ! un élément ! Non point deux êtres vivants : une divine matière primordiale de l'éternité !... Non ! ne les regrette jamais ! Ces flammes, elles brûlaient éclatantes, pures, hautes ! Non pas un ténébreux brasier, des senteurs âcres, de lourdes vapeurs : la flamme claire et pudique, qui pour aucun autre être avant toi et moi n'avait lui avec une telle splendeur, et que nul être ne peut s'imaginer... Maintenant je suis fier et heureux ! Plus aucun désir, plus aucun souhait ! Félicité absolue ! Conscience suprême ! Pouvoir d'atteindre tous les buts, de lutter contre toutes les tourmentes de la vie !... O sainte bénie ! aie confiance en moi !...

Hors cette leçon d'humilité que les âmes de bonne volonté peuvent tirer de ces misères, la correspondance de Wagner est de maigre intérêt. C'est une hypertrophie du moi ; et quand il n'y parle pas de lui-même, c'est le plus souvent pour se perdre en considérations, peu intelligibles et peu originales, sur la métaphysique et sur les dieux païens de l'Inde. — Notons sa théorie de la douleur. Il n'a point de la douleur cette horreur que l'on en eut à Athènes et à Rome. Au contraire, il l'admire à deux genoux. Croyez-vous qu'il en soit plus chrétien ? Ce qu'il admire de la douleur, c'en est la beauté esthétique : dès lors, défense d'y toucher, défense de tâcher à la soulager. Si vous l'adoucissez, vous la découronnez. Avec cela, il se prétend un être de compassion, parce que sans doute ce mot de compassion lui semble beau à retenir. Encore garde-t-il assez de bon sens pour noter que sa compassion n'a rien de commun avec l'amour, puisque « elle n'est affectée par aucun des aspects individuels du sujet souffrant, mais bien, — et uniquement, — par la souffrance observée elle-même. » (*Journal*, 1er oct. 1858). — « L'être inférieur à qui j'accordais ma pitié, dit-il encore, je dois m'en détourner rapidement, *sitôt qu'il me demande du bonheur.* » — « En pensant à toi, écrit-il à Mathilde, *jamais ne me sont venus à l'esprit les parents, les enfants, les devoirs ;* je savais seulement que

[1] C'est pourquoi l'Allemagne se reconnaît aussi en Guillaume II, le « Lohengrin couronné. » Je ne crois pas qu'il se soit jamais rencontré un peuple chrétien à qui son souverain puisse tenir, sans éveiller des inquiétudes sur son état mental, le langage que l'empereur a tenu l'autre jour (mars) à Brême, au moment de faire voile pour Tanger, et que l'Allemagne écoute comme parole de Dieu :

« Notre Seigneur Dieu ne se serait jamais donné autant de peine pour notre patrie allemande et son peuple s'il ne nous avait destinés à de grandes choses. *Nous sommes le sel de la terre ;* mais aussi nous devons nous montrer dignes de l'être. Aussi notre jeunesse doit-elle apprendre le renoncement, se garder de tout ce qui n'est pas bon pour elle, de ce qui est importé de peuples étrangers, et rester fidèle aux mœurs, à la règle et à l'ordre, au respect et à la religion.

« *L'empire universel*, tel que je l'ai rêvé, doit consister en ceci, avant tout, que l'empire allemand, nouvellement fondé, doit jouir de la plus absolue confiance de tous, comme un voisin tranquille, loyal et pacifique ; et si un jour peut-être on devait parler dans l'histoire d'un empire universel allemand ou d'un empire universel des Hohenzollern, il n'aurait pas été fondé sur des conquêtes par l'épée, mais par la confiance mutuelle des nations aspirant aux mêmes buts. En un mot, comme l'a dit un grand poète : *Limité au dehors, infini au dedans !* »

Nietzsche avait créé le Surhomme, et en devint fou ; Guillaume II crée le Surpeuple, et quelques-uns de ses sujets, plus clairvoyants que la masse, n'ont pas attendu le discours de Brême pour examiner la pathologie mentale du *Kaiser* (on se rappelle le procès de lèse-majesté intenté à Maximilien Harden pour ses études sur « la vie de Caligula »).

tu m'aimais et que tout ce qui est élevé et fier dans le monde doit souffrir [1]. »

IX. — On a essayé de mettre à nu, dans ce qui précède, la philosophie qui est à la base de l'art wagnérien et qui en est l'âme. Elle est profondément perverse, on le voit. Est-ce à dire qu'il faille, en pratique, interdire aux fidèles toute audition de Wagner ? Je pose la question, encore qu'il ne m'appartienne pas de la résoudre ; je la pose, parce que je crains que quelques-uns ne soient tentés de fulminer un *Index* en bloc. Cette philosophie est perverse ; mais tout le monde ne la démêlera pas au fond de ces drames. Cette musique est malsaine ; mais elle ne l'est pas au même degré pour tout le monde. Beaucoup de gens, à l'Opéra, restent parfaitement insensibles à la musique elle-même et s'intéressent surtout au décor (ou à d'autres accessoires). Beaucoup aussi sont des natures sur qui la musique n'exerce son action que lentement, si lentement qu'on la pourrait comparer à un poison pris à dose infinitésimale et inefficace. — Mais, sur certaines natures, et dans certains états d'âme, on ne peut nier que *Tristan et Isolde* n'amène un effet rapidement et gravement délétère. Et encore, en ce cas, serait-il difficile d'*imposer* une solution rigoriste ; car on vous répondra (ce qui est vrai) que le libretto de *Tristan* n'est pas ordurier (du moins dans le texte allemand : je n'ai pas lu la traduction française) et que l'on ne s'y heurte pas à ces allusions équivoques, à ces mots à double sens qui souillent tant d'œuvres même très courues. — Mais, sans imposer une interdiction *ex cathedra*, il vous sera toujours possible d'éclairer doucement vos fidèles et de leur ouvrir les yeux sur les dangers de tout cela ; et c'est uniquement pour vous permettre de le faire et vous présenter des éléments d'éclaircissements que je me suis étendu si longuement sur cette question.

Du point de vue de la morale chrétienne proprement dite si nous passons au point de vue patriotique, méditons cette phrase d'une interview que le nouveau sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, M. Dujardin-Beaumetz, donnait l'autre jour à M. André Hallays : M. Dujardin-Beaumetz affirme son intention d'encourager très décidément la musique française, et ajoute : — « *Le wagnérisme, sous couleur d'art, est une machine merveilleusement outillée pour ronger le patriotisme.* C'est l'âme allemande qui, peu à peu, s'infiltre dans le public. » *(Journal des Débats* du 23 janvier 1905) [1].

A rapprocher ceci d'une lettre de Wagner à Mme Wesendonk, datée de Paris 20 avril 60 et publiée dans *Revue de Paris*, 15 mars 1905 : Wagner voit « dans l'accueil fait à son *Tannhäuser* français une véritable question de vie ou de mort pour la culture possible de ces gens-là », et il ajoute : — « Songez donc à l'état misérable où se trouve l'art français ; que la poésie est proprement étrangère à ce peuple qui, à sa place, ne connaît que la rhétorique et l'éloquence. Etant donné l'isolement absolu de la langue française et son incapacité de s'assimiler par une traduction l'élément poétique qui lui est étranger, il ne reste qu'un seul moyen, c'est de *faire agir la poésie sur les Français par l'entremise de la musique.* »

L'*Ami* n'est point une revue de critique musicale. On a compris cependant par quels aspects j'ai essayé d'intéresser mes lecteurs à ces choses. Je voudrais signaler encore, dans cet ordre d'idées, la belle étude consacrée par M. Romain Rolland à notre Berlioz *(Revue de Paris*, 1er et 15 mars 1904). M. R. Rolland déplore l'asservissement où nous tient la tradition musicale du passé. Depuis des générations, nous sommes si habitués à porter ce joug, que nous ne le remarquons même plus. Et

[1] La publication de cette correspondance éclaire d'une lumière décisive et peu favorable cette période de la vie de Wagner, la période de sa grande élaboration. Les embarras des débuts sont désormais passés pour lui ; sa gloire est fondée. Le voyage de Napoléon III à Stuttgart (sept. 1857) l'a révélé à la France ; il vient à Paris (sept. 1859) quémander des succès qui lui sont de nouveau refusés (1860-1861). — En 1864, le jeune roi de Bavière, le malheureux Louis II, qui vient de monter sur le trône à dix-neuf ans, le nomme intendant général de la musique à la cour de Münich. C'est là qu'il passera le reste de sa vie, se faisant construire en 1872, sur la cassette royale, son théâtre type de Bayreuth ; † 1883.

Les méchantes langues en Allemagne disent que Wagner fut dépêché à la cour de Münich par Bismarck, avec mission d'enfoncer définitivement ce pauvre Louis II sur la route de mégalomanie et de folie artistique où il n'était déjà que trop porté à s'engager. C'est là un bruit comme il en circule beaucoup et dont je ne voudrais pas me faire l'écho plus qu'il ne faut ; mais il n'a que trop de vraisemblance. Sans la folie artistique de Louis II, les choses ne se fussent pas aussi bien passées au gré de Bismarck en 1870, ni en 1866, ni même en 1864 lors de la guerre des duchés de l'Elbe (Louis II, roi 10 mars 1864, † 13 juin 1886). Et le mystère de la mort tragique de Louis II sur le lac de Starnberg n'a jamais été éclairci non plus : là-dessus encore, de singuliers bruits circulent : ce qu'il y a de sûr, c'est que la version officielle du drame ne sera pas admise de l'histoire. — Beaucoup de mes lecteurs, au cours d'un pèlerinage à Oberammergau, ont visité les fameux châteaux du roi Louis II dans les Alpes bavaroises, Linderhof et surtout Neuschwanstein : on ne rêve rien de plus riche et de plus éblouissant, mais précisément ce sont palais de rêve, et quel malheur qu'un roi qui se perd en féeries ! Le roi avait une excuse dans son cerveau en voie de se détraquer : mais ceux qui se sont donné mission d'accélérer ce détraquement ! Quel douloureux contraste entre Neuschwanstein, la plus insensée des créations du roi Louis II (1869), et Hohenschwangau, vieux château guelfe restauré avec tant de goût par son père Maximilien II (1832) ! Quel symbole parlant que ces deux châteaux, dressés en face l'un de l'autre et séparés par un ravin profond (quelques centaines de mètres à peine, semble-t-il, à vol d'oiseau), mais séparés surtout par un abîme de folie ! C'est l'abîme que la postérité trouvera sans doute entre la musique wagnérienne et l'art serein d'un Haydn ou d'un Beethoven, entre la calme et forte architecture du moyen âge et les fantaisies pseudo-médiévales dont l'Allemagne moderne s'est mise à défigurer ses plus beaux sites et ses plus harmonieuses places.

[1] La *Revue de Paris* publie (1er mai 1905) sur Wagner un fragment inédit de Gounod, qui l'écrivit très probablement en 1887, dans un élan de grande impartialité, au moment où le ressentiment du coup de pied de l'âne lancé par Wagner à la France vaincue ameutait la foule parisienne contre *Lohengrin*.

par suite de la mainmise de l'Allemagne depuis la fin du XVIIIe siècle (J.-Séb. Bach † 1750 ; Händel † 1759 ; Haydn 1732-1809 ; Mozart 1756-1791 ; Weber 1786-1826 ; Beethoven 1770-1827), cette tradition, qui avait été italienne pendant les deux siècles précédents, est devenue presque entièrement allemande. — En sorte que nous pensons (en musique) dans des formes germaniques. La coupe des phrases, leur développement, leur logique, leur équilibre, toute la rhétorique musicale, la grammaire de la composition, nous vient d'une pensée étrangère, lentement élaborée par les maîtres allemands.

Mais jamais cette domination ne fut plus complète et plus lourde que depuis la victoire de Wagner :

> Alors régna sur la musique du monde l'énorme période allemande, ce monstre aux mille bras, aux mille tronçons soudés entre eux, indéfiniment extensibles, et pouvant embrasser des pages, des scènes, des actes, des drames entiers, d'une seule tenue. Qui de nous pourrait admettre qu'un Français cherchât à écrire selon la phrase de Schiller et de Gœthe ? C'est pourtant ce que nous avons essayé, ce que nous essayons encore de faire en musique. — Comment s'en étonner ? Parlons franc : nous n'avons pas en musique, pour ainsi dire, de maître de style français. Tous nos plus grands compositeurs sont des étrangers. Le fondateur du premier opéra français, Lulli, était Florentin. Le fondateur du second opéra français, Gluck, était Allemand. Les fondateurs du troisième opéra français, Rossini et Meyerbeer, étaient Italien et Allemand. Les créateurs de l'opéra-comique étaient, l'un Italien : Duni ; l'autre, Belge : Grétry. Franck, qui a transformé notre école contemporaine, était Belge, lui aussi. Je ne cite que les plus grands. Ces hommes nous ont apporté le style de leur race, ou bien ils ont tâché de fonder, comme fit Gluck, un *style international*[1], où ils ont effacé les caractéristiques les plus individuelles de notre esprit... Les esprits les plus modérés, qui ont tenté de se dégager des influences italiennes ou allemandes, n'ont abouti le plus souvent qu'à créer un style intermédiaire, italo-germanique, dont le type est l'opéra, d'Auber à Ambroise Thomas. En vérité, il n'y a qu'un maître de premier ordre, avant Berlioz, qui ait fait un effort puissant pour libérer la musique française : c'est Rameau († 1764) ; et en dépit de son génie musical, il fut vaincu par l'art italien.

En sorte que, par la force des choses, la musique française se trouva livrée aux formes musicales étrangères, et particulièrement allemandes. On prit l'habitude de parler allemand en musique ; et comme la pensée prend toujours à la longue quelque chose du langage, la pensée même est devenue allemande ; et il faut un grand effort pour retrouver maintenant, sous ce mensonge traditionnel, la forme sincère et spontanée de la pensée musicale française.

C'est cet effort que tenta Berlioz. Et il y réussit, nous dit-on. Seulement il ne fut pas compris. Lui-même estimait qu'on commencerait à le comprendre au milieu du XXe siècle. Il est possible. Stendhal, lui aussi disait, vers 1820, qu'il commencerait à devenir célèbre vers 1880, ce qui est arrivé. Et de plus grands que Stendhal, tel Pascal, ont eu le même destin. Berlioz nous a donné « une langue musicale d'une vérité psychologique et d'une souplesse admirable, une musique libre, affranchie des traditions étrangères, sortie du fond de notre race, modelée sur l'esprit français, répondant à son imagination précise, à son instinct pittoresque, à sa mobilité d'impressions, à son besoin extrême de nuances [1]. »

X. — A l'occasion de l'inauguration, à Paris, d'un monument à César Franck (square Sainte-Clotilde), le 22 octobre dernier, tout un nº du *Monde musical* (30 octobre) a été consacré à l'illustre maître. (Voir, de plus, un art. de Camille Mauclair dans *Revue Bleue* du 29 octobre, et la réimpression, à part, d'une notice publiée par Arthur Coquard au lendemain de la mort de César Franck). C'est un heureux symptôme des progrès

[1] Le mot est de Gluck lui-même, dans une lettre au *Mercure de France* de février 1778.

[1] Berlioz réclamait la liberté du rythme et surtout la liberté de la mélodie. — Cette tyrannie de la mesure dont il voulait affranchir la musique semble avoir de l'analogie avec la tyrannie de notre métrique poétique telle qu'elle fut imposée par Malherbe : celle-ci a pu ne pas arrêter l'essor du génie, toutefois elle lui a imposé des gênes inutiles, et la réforme romantique se justifie sur plus d'un point où d'ailleurs elle ne fait que remonter aux sources premières de notre antique poésie française. La musique aussi, telle que la conçoit Berlioz, développerait une tendance analogue à remonter vers son principe, au temps où les lois du rythme ne pesaient pas encore sur elle ; elle redeviendrait ainsi, suivant le mot de Schumann, une sorte de discours sans contrainte et de langue poétique. Et c'est là aussi le programme de la *Schola Cantorum* qui naguère proclamait « la liberté de la phrase musicale..., le discours libre dans la musique libre..., le triomphe de la musique naturelle, libre et mouvante comme le discours, plastique et rythmique comme la danse antique. »

Quant à la mélodie, Berlioz entendait qu'elle se suffît à elle-même, sans recourir à l'enharmonie qui règne sur la musique depuis Bach et qui est peut-être « une hérésie destinée à disparaître », écrit M. Saint-Saëns. Il entendait que la mélodie sût se conformer à l'émotion, au point de rendre les moindres tressaillements de l'âme ; et comme la tonalité moderne n'y suffisait pas, il faisait appel aux modes anciens, qui ne supportent pas l'harmonisation : ce qui fait que Berlioz ne donne le plus souvent pour accompagnement à ses mélodies qu'une simple basse ou des accords de la quinte supérieure et inférieure, négligeant les voix intermédiaires. — « Combien le chant-récitatif de Berlioz, écrit M. Rolland, aux lignes longues et sinueuses, est plus beau, à mon sens, que la déclamation wagnérienne, qui, — à part les sommets de l'action, où le chant s'épanche largement en des phrases robustes et nerveuses dont le souffle d'ailleurs est le plus souvent court, — s'astreint à une quasi notation des inflexions parlées, qui détonnent d'une façon criarde sur l'admirable symphonie de l'orchestre !... En dépit des apparences, Wagner est un classique, en comparaison de Berlioz ; il continue et achève l'œuvre des classiques allemands ; il n'innove en rien, il est le sommet et le terme d'une évolution de l'art. Berlioz en commence une nouvelle, et l'on trouve en son art toute l'ardeur téméraire et gracieuse de la jeunesse. »

On a remarqué que certaines mélodies de Berlioz rappellent nos anciennes chansons populaires ; et, comme le note M. Rolland, si l'on veut se rendre compte de la personnalité musicale d'un peuple en ce qu'elle a de plus intime, le meilleur moyen est d'étudier ses chansons populaires. — « Quand on se livrera à ce travail sur les nôtres (la matière ne manque pas), on reconnaîtra peut-être combien elles diffèrent profondément des chansons populaires allemandes, et comme le tempérament de la race s'y révèle, plus libre, plus souple, plus nerveux, plus nuancé. »

du goût que l'érection de ce monument, et que des discours y aient pu être prononcés par des représentants du gouvernement, tels que M. de Selves, préfet de la Seine, ou M. Henry Marcel, directeur des Beaux-Arts (aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale) : car, quand César Franck mourut (1890), vingt personnes à peine avaient suivi son convoi, et ni le gouvernement ni le Conservatoire n'y étaient représentés [1].

Sa vie fut obscure entre les obscures : né à Liège en 1822, élève du Conservatoire de Paris de 1837 à 1841, rappelé à Liège par son père, de nouveau à Paris où son oratorio de *Ruth* obtient un vif succès (1846), de nouveau dans l'ombre, organiste de Sainte-Clotilde en 1858 (l'année même où fut consacrée la célèbre basilique) et jusqu'à sa mort, de plus, titulaire de la chaire d'orgue au Conservatoire, de 1871 à 1890, mais sans élèves.

C'est cette obscurité même qui prête un éclat bien doux à la glorieuse réparation d'aujourd'hui.

Aujourd'hui l'on couronne en Franck une double gloire : la gloire 1° du musicien sublime à qui nous devons la plus noble expression de l'amour mystique que son art ait connue peut-être depuis Bach, et 2° et plus encore s'il se peut, la gloire de l'éducateur d'une incomparable autorité morale. C'est lui qui, au lendemain de la mort de Wagner, a su grouper autour de lui quelques-uns des meilleurs éléments de notre musique française, leur rendre confiance en eux-mêmes, les détourner de la fascination wagnérienne, leur ouvrir les sources pures d'un art antique à la fois et renouvelé. Wagner avait voulu être le dieu de la musique comme Hugo le dieu de la poésie. Même orgueil colossal, babylonien, chez l'un et chez l'autre. Ni l'un ni l'autre n'avaient le souci d'être initiateurs, d'ouvrir la route à d'autres artistes ; mais l'un comme l'autre entendaient bien tout ruiner et faire oublier leurs prédécesseurs, en même temps qu'imposer silence à la jeunesse, rêvant qu'après eux rien ne pourrait plus être : Hugo pensait « *avoir fait tous les vers* », et Wagner, avoir conclu la musique, de façon que les hommes nouveaux n'eussent plus que la ressource du pastiche. Et c'est bien là en effet ce que croyaient, dans leur admiration effrayée, nos jeunes musiciens. César Franck seul sut avoir assez d'autorité et de force persuasive pour les grouper autour de lui, comme le bon pasteur qui après l'ouragan ramène la confiance et l'ordre dans le troupeau épouvanté, — pour leur dire que Wagner était un génie sans doute, mais non pas un cataclysme capable d'absorber en lui le désir musical du monde à venir, et qu'il fallait l'admirer, mais de loin, et non pas l'imiter, sous peine d'impuissance, mais non pas plus s'égarer dans une réaction antiwagnérienne, seulement le contourner et faire autre chose, retrouver, après ce bouleversement, les rapports naturels de la musique avec tout ce que l'âme humaine aura toujours envie de dire, revenir aux formes primitives et pures, à la sonate, au quatuor, à la symphonie, au lied, que Wagner avait saisies et broyées pour les jeter dans son creuset de magicien.

C'est ainsi que César Franck, en ses dernières années, groupa autour de lui, dans le silence et l'obscurité voulue, un faisceau de jeunes gens qui ne sont point tous de grands chrétiens comme lui, mais sont du moins d'une belle noblesse d'âme et d'art et représentent le seul faisceau homogène que la musique française ait connu depuis trente ans : Vincent d'Indy, Charles Bordes, Alexis de Castillon, Guillaume Lekeu, Paul Dukas, Ernest Chausson, Claude Debussy, Guy Ropartz, Gabriel Fauré, etc. C'est grâce à eux que la musique française est aujourd'hui la première de l'Europe.

Plus encore que l'amour de la musique pure, c'est l'amour de leur maître qui unissait entre eux ces jeunes gens. Il n'était pas pour eux le « maître », mais « le père Franck ». C'était une âme sainte, et toute rayonnante de bonté et de vertu. Jamais plus noble artiste ne vivra. Son insuccès scandaleux a été une leçon incomparable pour ses disciples : qui donc eût osé se plaindre puisqu'il souriait, lui pauvre, courant le cachet, refusé, ou sifflé quand on le jouait par hasard ? Ils ont appris de lui la patience, le maintien de l'intégrité, le dédain des ambitions malsaines. Il faut remonter aux associations amicales du moyen âge pour trouver l'équivalent de ce compagnonnage probe et fier, de cette solidarité restée toujours digne devant l'incompréhension du public. L'honneur des franckistes aura été de ne jamais déroger aux silencieuses leçons de beauté de la grande âme qui les inspira [1].

[1] Le nom de César Franck a été donné, par le Conseil municipal de 1900-1904, à une rue de Paris, dans un quartier nouvellement bâti du XV^e^ arrondissement (Grenelle).

[1] On a dit déjà ces choses ici dans l'étude consacrée à M. d'Indy, il y a deux ou trois ans. M. d'Indy a rappelé de façon touchante la beauté de cet intérieur d'école artistique, dans son discours de la cérémonie du 22 octobre dernier :

« Une telle atmosphère d'amour rayonnait autour de cette noble figure que ses disciples, dont il cherchait à faire des artistes, non seulement le chérissaient comme un père, mais s'aimaient les uns les autres par lui. »

Et il faut que la séduction de cet exemple soit bien puissante pour arracher à M. Henry Marcel des accents comme ceux-ci (en cette même cérémonie d'inauguration) :

« Franck a passé au milieu de ses semblables sans partager leurs fièvres, sans épouser leurs querelles, enfermé dans son rêve mystique de perfection chrétienne. C'est, à ce titre, un attardé, un fils spirituel de ce fra Angelico qui, en son couvent de Fiesole, au milieu des oliviers et des cyprès, miniaturait pieusement ses visions célestes, loin du fracas d'un siècle atroce...

« Franck avait, pour réaliser cette conception anachronique, le viatique nécessaire : des convictions fortes et tranquilles, un caractère résolu et tenace...

« Ce passant inaperçu, courant à ses leçons par nos rues affairées, a incarné l'idéal magnifique et radieux d'un Sébastien Bach : ce fut le dernier de ces grands Kapellmeister dont la fonction terrestre semble avoir été d'exprimer, par la voix colossale des orgues, les regrets de l'homme déchu, ses aspirations vers la pureté rédemptrice, sa contemplation et son attente des destinées sublimes de l'au-delà...

« ...Pour ne citer qu'une page de cette partition mémo-

XI. — Piquante étude de M. H. Matrod *(Etudes franciscaines,* décembre 1904, janvier et février 1905) sur Fr. Berthold de Ratisbonne, franciscain et prédicateur populaire très célèbre du XIIIe siècle. Chaque siècle a ses modes et ses préjugés. Nous n'oserions pas imiter aujourd'hui les hardiesses réalistes des prédicateurs de ce temps-là. Il semble pourtant que ce temps-là ait été plus près de l'idéal évangélique que nous. Il y a tout profit pour nous à étudier ces vieux modèles, qui se sont si peu souciés de poser pour modèles. Autrefois les prédicateurs se moquaient de la rhétorique, et les peuples les écoutaient; depuis qu'ils se sont appliqués à composer de beaux discours, les peuples se détournent et se perdent. Cette réflexion, qui est, je crois, du P. Exupère, a un air de paradoxe; et pourtant, comme elle cadre bien avec les faits, et avec ce que saint Paul nous dit de l'éloquence chrétienne! Il est trop certain que l'extrême souci de la forme emporte souvent la négligence du fond. Et ce fut là l'écueil de la prédication dès la fin du XIIIe siècle, alors que déjà s'accentuaient les premiers symptômes du déclin du moyen âge. C'est l'ignorance des « prélats » qui les amena à reporter leur attention sur les artifices de la rhétorique, à la manière des « écoliers, » comme le note un texte curieux, et resté longtemps inédit, de Roger Bacon (cité par H. Matrod). Roger Bacon († 1294) fait l'éloge de l'ancienne prédication, humble, simple et allant droit au cœur, puis ajoute :

Quæ forma prædicandi non tenetur a vulgo theologorum, sed sunt elongati ab ea his diebus. Et quia prælati, ut in pluribus, *non sunt multum instructi in theologia* nec in prædicatione, dum sunt in studio, ideo, postquam sunt prælati, cum eis incumbit opus prædicandi, mutuantur et mendicant *quaternos puerorum* (cahiers d'étudiants), qui adinvenerunt curiositatem infinitam prædicandi, penes divisiones et consonantias et concordantias vocales, ubi nec est sublimitas sermonis nec sapientiæ magnitudo, sed *infinita puerilis stultitia* et vilificatio sermonum Dei... Quam curiositatem Deus ipse auferat ab Ecclesia sua, quia nulla utilitas prædicationis potest fieri per hunc modum, sed excitantur audientes ad omnem curiositatem intellectus, ut in nullo affectus elevetur in bonum per eos qui talibus modis utuntur in prædicatione...

Et Roger Bacon recommande l'exemple de notre Fr. Berthold, *Bertholdus Alemannus, qui solus plus fecit de utilitate magnifica in prædicatione, quam fere omnes alii fratres ordinis utriusque* (franciscains et dominicains) [1].

C'est surtout à l'avarice qu'il en a. « Il y a deux espèces d'hommes, proclame-t-il, qui n'entrent presque jamais dans la voie du repentir : l'hérétique et l'avare. » — C'est le vice « cher aux vieillards, froid et lourd comme leur sang. » — Les avares sont la sauterelle de l'Apocalypse :

La sauterelle passe ses journées couchée dans l'herbe profonde qui suffirait à engraisser des troupeaux de bœufs et de chevaux. Elle la ravage, reste maigre, et n'en a jamais assez. Ainsi de l'avare : de même que la sauterelle ne devient jamais grasse, il lui semble qu'il gagne toujours trop peu...

Avare! comme la sauterelle de l'Apocalypse encore, tu portes une cuirasse d'airain : elle colle à tes os, et rien ne peut l'en arracher... rien, ni sermons, ni confession, ni admonestations... Même ces coups lamentables qui frappèrent Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la tête avec un roseau, sur ses flancs si purs, sur son corps, sur tous ses membres à la colonne, les heurts douloureux du marteau qui sur la sainte croix poussèrent les clous dans ses pieds et dans ses mains ne t'ébranleront pas, ils ne t'enlèveront pas le plus petit bien mal acquis!

... Tu te dis : « Voici qu'on prêche la croisade; je prendrai la croix, pour mes péchés, des mains du Pape... » Prends-la, cette croix que donne le Pape, ajoutes-y celle du bon Larron, et celle de saint André, et celle de saint Pierre..., traverse la mer..., assomme païens et tartares... Et alors, quand bien même on te déposerait dans le tombeau où Dieu fut couché..., s'il reste seulement six sous que tu détiennes injustement et que, le sachant, tu refuses de rendre, — accourez, démons d'enfer! Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit! arrachez-lui l'âme du corps et emportez-la à la torture éternelle!

... Seigneur, pourquoi les oiseaux, qui ne possèdent rien, sont-ils si beaux et si gras? Parce que, quand l'un d'eux est rassasié, il laisse manger les autres. Tandis qu'un avare, quand il détient la subsistance de vingt hommes, veut avoir celle de cent, puis celle de cinq cents, puis celle de mille. — Et voilà pourquoi, pauvres gens, vous avez si peu ici-bas. Mais là-bas vous aurez tout, et eux rien...

Et vous croyez qu'après avoir entendu mon sermon, l'avare vous rendra ce qu'il détient injustement? — Erreur! Dieu lui-même a prêché un avare pendant trois ans, et il n'est arrivé qu'à ceci, à ce que l'avare le vendît pour trente deniers!

XII. — Nous retrouvons le bouddhisme avec M. Loisy, à propos d'un volumineux ouvrage (protestant) sur la question de « l'influence que le bouddhisme a pu exercer sur le christianisme naissant et en particulier sur la tradition évangé-

rable *(les Béatitudes)*, qui n'a encore dans l'oreille et le cœur ce verset de Marie, où toute l'atrocité de son déchirement maternel devant la croix se résout et s'épand en flots de compassion sur la misère humaine? »

Principales œuvres de César Franck : ses quatre oratorios : *Ruth*, — *Rédemption*, — *Les Béatitudes*, — *Rébecca*; — deux opéras : *Hulda* (légende scandinave), et *Ghisèle*; et un grand nombre de morceaux d'orgue ou de piano, de musique sacrée, de mélodies et chœurs *(L'Ange et l'Enfant*, sur paroles de Reboul; — *La Procession*, sur paroles de Brizeux; — *Roses et Papillons*, sur paroles de V. Hugo; — *La chanson du Vannier*, sur paroles d'André Theuriet; — *La Vierge à la Crèche*, sur paroles d'Alph. Daudet; — *Cloches du soir*; — *Le Mariage des Roses*; — *L'Ange gardien*; — *Le Vase brisé*; etc.).

[1] On l'appelait couramment, au XIIIe siècle, *der guot landprediger, le bon missionnaire*. Il prêchait devant des auditoires de soixante mille fidèles, dont plusieurs avaient fait jusqu'à cent kilomètres pour l'entendre. Aussi ne se bornait-on pas, devant une telle soif de la parole de Dieu, à une allocution de quelques minutes. Un bon sermon, au XIIIe siècle, durait une heure et demie, quelquefois deux et trois, dit M. Matrod, — et souvent plus encore, comme tout le monde a pu le lire dans le ravissant *Saint Bernardin de Sienne* de M. Paul Thureau-Dangin. Et les peuples écoutaient patiemment, avidement, cette éloquence qui se moquait de l'éloquence!

lique. » *(Revue critique,* 4 mars 1905). M. Loisy opine que le problème « paraît loin encore d'une solution définitive, » mais rend hommage à la prudence des conclusions de M. Van den Bergh [1], qui, tout en se gardant de multiplier des rapprochements peu significatifs, pense cependant qu'« il y en aurait quelques-uns où la dépendance des évangiles à l'égard des récits bouddhiques serait vraisemblable et même certaine : tels seraient l'histoire du vieillard Siméon, certains traits du baptême, de la tentation, l'incident rapporté dans *Luc,* XI, 27-28, l'histoire de la veuve aux deux liards, Pierre marchant sur les eaux, la Samaritaine du quatrième évangile, la conflagration du monde annoncée dans la seconde épître de Pierre. » — M. Loisy trouve « assez frappantes » la plupart des analogies que signale M. Van den Bergh, mais consent pourtant que l'on garde « le droit de se demander si elles réclament l'hypothèse d'un emprunt. »

A propos du *Jesus, wer er geschichtlich war* de Neumann (prot.), M. Loisy s'étonne que l'auteur, qui abandonne les récits de l'enfance, retienne néanmoins l'histoire de Jésus à douze ans, ainsi que l'origine davidique de Joseph. — M. Loisy ne laisse jamais passer une occasion de répéter qu'il n'entend pas que l'on attribue une valeur historique aux récits de l'enfance de Jésus. — Quant à l'origine davidique de saint Joseph, il trouve que le témoignage de saint Paul est « loin d'être décisif, » sous prétexte que saint Paul fut peu soucieux de connaître le Christ selon la chair : « Dès que l'on proclamait que Jésus était le Christ, dit-il, on en devait conclure et l'on affirma d'abord qu'il descendait de David ; les généalogies furent plus tard élaborées en manière de preuve ; Jésus lui-même ne s'est point prévalu d'une telle descendance et il paraît plutôt avoir insinué qu'elle ne constituait pas un élément providentiel de la vocation messianique. » — M. Loisy conclut que « l'essai de M. Neumann est très louable dans l'ensemble ; mais la difficulté de reconstituer la physionomie historique du Christ est peut-être plus grande qu'il ne l'a cru. » M. Loisy persiste à ne pas vouloir que la physionomie évangélique du Christ soit une « physionomie historique. »

Un autre jour *(R. cr.,* 11 mars), à propos d'un travail de l'anglais Wiener, M. Loisy commence sur un ton d'ironie triomphante son article : « Il y a encore des personnes doctes qui essaient de prouver l'authenticité mosaïque du Pentateuque. » Et, comme Wiener reproche aux critiques de ne pas savoir le droit et leur remontre que s'ils le connaissaient un peu, ils s'apercevraient que les institutions mosaïques sont parfaitement homogènes, M. Loisy, toujours triomphal, l'invite à « pousser la charité envers les pauvres exégètes jusqu'à leur apprendre à quelle époque a vécu Moïse, ce qu'il a réellement fait, ce qu'était Israël dans le désert et comment il y vivait, toutes choses que M. W. paraît savoir très bien et que les meilleurs critiques semblent ignorer de plus en plus. »

L'antiquité chrétienne a connu, sous le nom de πράξεις Παύλου, un écrit considérable qui racontait, en les agrémentant de quantité d'histoires, les missions de saint Paul. Diverses traductions en furent faites : en latin *(Acta Pauli,* cités dans Tertullien, Commodien, Fauste le manichéen, saint Jérôme, Filastrius, etc.), en syriaque, en copte. L'ouvrage est du IIe siècle. Il était perdu : nous n'en connaissions qu'une correspondance apocryphe avec les Corinthiens, les *Actes de Thècle* et le récit du martyre. Un manuscrit de la version copte a été découvert à Akhmîn, mais il était en 2.000 morceaux environ (dont un seul feuillet entier), mêlés à d'autres débris. Après sept ans de labeur, un érudit allemand, M. Carl Schmidt, vient d'avancer fortement l'œuvre de déchiffrement et de restitution *(Acta Pauli, Uebersetzung, Untersuchungen und Koptischer Text,* gr. in-8 de VIII-240-80 p., avec atlas de XII p. et 40 pl. doubles in-4°, 45 fr., Leipzig, Hinrichs 1904). C'est assez peu intéressant. Les miracles y ont un caractère fantastique ou romanesque qui indispose. Les femmes jouent un très grand rôle en toutes ces aventures. M. Schmidt lui refuse toute valeur historique et n'y veut voir qu'une pure fiction, d'ailleurs orthodoxe, imaginée au IIe siècle par un auteur unique, dans un but théologique. M. Lejay également *(R. cr.,* 8 avril) ne pense pas que le caractère romanesque du document soit contestable.

Le P. van Ortroy, bollandiste, pense *(Analecta Bollandiana,* 1904, n° 4) que le récit dramatique où Théodoret montre saint Ambroise arrêtant Théodose au seuil de la basilique mérite peu de créance. (Sans crime de lèse-érudition, on pourra continuer à s'en tenir à l'opinion de feu le duc de Broglie, qui n'a pas vu de raisons suffisantes de rejeter l'historicité du récit en question).

Une nouvelle Revue s'est fondée au commencement de cette année : *Revue historique de la question Louis XVII* (mensuelle, 10 fr. par an, Paris, H. Daragon), transformation de l'ancien *Bulletin de la Société d'études sur la question Louis XVII* (organe des survivantistes, autrement dit des Naundorffistes).

Un travail de M. Hubert, prof. à l'Université de Liège, sur *Le protestantisme à Tournai pendant le XVIIIe siècle.* Tournai, ville française depuis 1667, était vierge d'hérésie, et ce fut une des conséquences de la guerre de la succession d'Espagne d'y introduire et d'introduire sur divers points des Pays-Bas espagnols l'élément protestant : l'âme de la Ligue formée alors contre Louis XIV était l'Angleterre hérétique, appuyée de la Hollande, hérétique également, et du Saint-Empire, hérétique aux trois quarts. Quand Tour-

[1] *Indische Einflüsse auf evangelische Erzählungen,* par G.-A. Van den Bergh van Eysinga, in-8 de 404 p., 1904, Göttingen, Vandenhoeck.

nai fut pris en 1709 par les armées de la coalition, les Anglais stipulèrent, par l'acte de capitulation, que deux locaux dans la ville seraient fournis comme lieux de culte à leurs soldats et « à tous ceux qui voudront s'y rendre ». C'est ainsi que successivement la Bourse, l'Arsenal, le palais du Parlement furent convertis en temples pour les calvinistes. C'est ce que Fénelon appelait en 1711 « la peste des garnisons » : des apostasies se produisirent, même parmi les moines et les religieuses de Tournai, et bientôt on vit des « nouveaux convertis » de France passer la frontière pour venir participer aux Pâques calvinistes en pays flamand. Il en vint, dit-on, plus de 1200 en 1731, et l'on dut mettre des troupes à la frontière pour endiguer l'immigration. En 1734, le gouvernement de Bruxelles annonce des mesures énergiques contre les religionnaires, puis cède, devant les menaces de représailles qui lui sont faites par les Etats de Hollande : en sorte que le culte hérétique se maintient à Tournai, sous la protection des troupes hollandaises, jusqu'à ce que l'Edit de Tolérance de Joseph II vienne lui donner une existence légale, qui sera très éphémère grâce au succès de la révolution dite brabançonne : Tournai évacué par les troupes autrichiennes (comme les autres villes de la Barrière), le culte hérétique y sera supprimé en 1785 [1].

Quinzaine du 1er mars, étude de M. de la Ville de Mirmont (prof. à l'Université de Bordeaux) sur les *Poésies chrétiennes de Charles Perrault* (né en 1628, à Paris), qui pour nous est resté surtout l'auteur des *Contes* et le passionné boute-entrain de la *Querelle des Anciens et des Modernes* (Académie française, séance du 27 janvier 1687), mais qui aux yeux des contemporains devait le meilleur de sa gloire à ses deux épopées chrétiennes : 1° le *Saint Paulin*, publié en 1686 : Bossuet en agréa la dédicace, et c'est Bossuet aussi qui avait indiqué ce sujet à Charles Perrault, lui suggérant qu'il y trouverait occasion de tracer, en vers et sous le nom de saint Paulin, le tableau de la charité idéale dont saint Vincent de Paul avait naguère donné l'exemple ; Boileau par contre le cribla d'épigrammes (*Satire* x, 1693) qu'il fit disparaître ensuite de l'édition définitive de 1694 ; — 2° *Adam ou la Création de l'homme, sa chute et sa réparation*, poème chrétien en quatre chants (1691-1697) ; — de plus, une *Epître chrétienne sur la Pénitence* (très goûtée de Bossuet), et une *Ode aux Nouveaux-Convertis*, composée à l'occasion de la Révocation de l'Edit de Nantes (publiée en 1686).

Quinzaine (même n°), étude (poétique) de Ch. Florisoone sur *Saint Honorat et l'abbaye de Lérins*, petite île qui « tient peu de place sur la terre, mais doit en occuper une grande dans notre souvenir : car, pendant quelques années, elle fut une parfaite image du royaume de Dieu... Les barbares tuaient les hommes et détruisaient les villes. La Science et la Vertu trouvèrent heureusement quelques asiles, et Lérina, si petite que les Huns ne l'aperçurent même pas, fut un des plus sûrs et des plus délicieux. Là se formèrent ces évêques, au nombre desquels fut saint Loup... »

XIII. — Un gros succès du jour, paraît-il, c'est *Le Serpent noir*, de Paul Adam (publié dans *Revue de Paris*, cet hiver, puis en 1 vol. in-12, Ollendorff). Nous-mêmes l'avons cité à deux reprises au moins ici. C'est que c'est en effet un livre fort représentatif de ce temps, et bien mauvais (au moins dans sa thèse, sinon dans tous ses détails, dont je n'ai pas gardé particulière souvenance). C'est la mise aux prises de deux tendances morales : l'une idéaliste, ennemie des instincts, et inclinant au sacrifice, l'autre pratique, favorable au déchaînement de tous les désirs, exaltant la force ; l'une, la tendance chrétienne, l'autre, le nietzschéisme. Nous revoici donc encore une fois en face de Nietzsche, que décidément l'on retrouve à tous les tournants de la pensée dévoyée. Nietzsche et Bouddha marquent les deux grandes oscillations de cet âge : Bouddha, la morale de l'annihilation et de la mort, Nietzsche, la morale de la surexaltation, de la surexacerbation de tous les appétits humains, Bouddha aux antipodes de Nietzsche, mais tous deux se rejoignant comme larrons en foire dans les abîmes de tout cœur déséquilibré : Nietzsche lui-même à ses débuts s'éprit du bouddhisme sous espèces schopenhauériennes, une réaction violente le rejeta dans sa théorie du Surhomme. Toujours la théorie des soubresauts qui nous lancent comme toupies d'un pôle à l'autre, sorte de *schema* de l'humanité qui, dès qu'elle cesse de se tenir à la vérité, trépide d'un extrême à l'autre, aussi bien sur le terrain politique (césarisme et Révolution) ou sur le terrain de la spéculation scientifique (idolâtrie de la Science et scepticisme radical) que sur le terrain de la morale et de la conception générale de la vie.

M. Paul Adam s'est donc épris de Nietzsche, le « Méphistophélès du XIXe siècle » ; et l'énigmatique serpent noir qui sert de titre à son livre est, lui aussi, un animal venu du *Ainsi parlait Zarathustra* : Zarathustra rencontre quelque part un jeune berger, râlant et convulsé, dont un énorme serpent noir ronge la gorge, et, bon conseiller, il lui crie : « Mords, mords toujours, arrache-lui la tête ! » Le serpent noir, c'est ici les sentiments séculaires de scrupule et de pitié qui paralysent les initiatives et détournent de l'action ; et le nietzschéen-type de Paul Adam, qui s'appelle

[1] Puisque nous sommes à Tournai, signalons l'apparition d'un nouveau périodique mensuel, *Revue tournaisienne* (Tournai, rue Royale, 17, 6 fr. par an), qui « s'occupera de toutes les questions se rattachant à l'histoire et à l'archéologie locales, à la restauration des monuments, aux œuvres d'art, aux musées », etc., de l'antique capitale des Francs. — Directeur : M. Hocquet, conservateur de la Bibliothèque et des Archives communales de Tournai.

Guichardot et qui de son métier est « agent général de la Compagnie métropolitaine des produits pharmaceutiques », s'en va clamant, tel Zarathustra, ses maximes libératrices et « surhumanisantes » à ses amis de Bretagne, qu'il voit languir dans l'enlisement des préjugés de la morale traditionnelle :

Il vaut mieux faire mal que de penser petitement... Il en est d'autres qui appellent vertu la paresse de leur vice... Vertu, c'est se tenir tranquille dans le marécage... Et il en est d'autres qui sont semblables à des pendules que l'on remonte : ils font leur tic-tac, et ils veulent qu'on appelle vertu ce tic-tac... Vous voulez encore être payés, ô vertueux ! Vous voulez être récompensés de votre vertu, marchands !... Avoir le ciel en place de la terre, et l'éternité en place de votre aujourd'hui !... La vertu rapetisse. La volonté délivre. Que le plus fort domine le plus faible... L'ordre de la nature destine les plus faibles à pâtir sous le joug des forts... On doit se libérer de toutes les entraves. On doit s'affranchir des préjugés et des sentiments... Il faut renoncer à vivre, si l'on n'a pas le courage de *faire souffrir*.

Les convenances, non plus que la morale, ne tiennent devant la nouvelle doctrine ; et Guichardot nous expose comment un surhomme nietzschéen se tient à table :

A table j'aime manger sans contrainte. Il m'est désagréable de perdre quelque peu d'une bonne sauce... Ce jour-là, des crevettes garnissaient un plat. Je m'en accordai beaucoup. J'accaparai le beurre... Après le dessert je voulus du café froid au lieu du café chaud que chacun humait. Ainsi fut-il nécessaire de s'occuper de moi, de me servir à part... Je demeurai le personnage... Rien ne vous donne de l'autorité sur les gens comme ces façons... Ces exigences agacent un peu mes hôtes, mais les obligent à me satisfaire. Je fais le monsieur qui se permet d'être impudent, et qui sans doute se le peut permettre pour des raisons secrètes mais certaines... Le soin de paraître goujat ne peut dénoncer, chez celui qui s'en targue, que l'habitude d'être assez puissant pour imposer à tous sa grossièreté.

...Tout l'après-midi, comme la chaleur empêchait la promenade, je parlai allègrement de Nietzsche, de sa doctrine... Je multipliai les citations. Goulven fut réduit au silence... En quarante-huit heures, je m'assurai du prestige dans la maison...

Voilà à quelle « surhumanité » l'on tombe quand on ne veut pas du surnaturel chrétien [1].

Voilà les théories dont la vulgarisation assure à son auteur la vogue tourbillonnante des succès mondains. Voilà ce que l'on applaudit dans le monde où l'on s'indigne des exigences dites antisociales de la morale chrétienne. Et voilà l'idéal renversé dont on est assurément tenté de sourire et dont il faut guérir d'abord les âmes désemparées sur qui il a des prises si étranges.

Dans *Le Prisme* (donné cet hiver à la *Revue des Deux Mondes*, aujourd'hui 1 vol. in-12, Plon), MM. Paul et Victor Margueritte [1] poursuivent leur « apostolat » de réforme matrimoniale. Cette fois du moins, la thèse qui est à la base de leur œuvre est juste : ils en ont aux mariages d'argent et flétrissent, en même temps que l'égoïsme masculin qui ne voit dans la jeune fille qu'une dot à empocher (un sac d'écus, comme disent nos paysans), l'égoïsme maternel qui n'envisage, lui non plus, que la dot et prétend diriger en maître, de ce point de vue, la destinée des enfants. Et voilà comment nous voyons, dans *le Prisme*, le jeune Pierre Urtrel, avocat de Rouen, faire la chasse aux grosses dots et, dominé par l'ambition d'une mère rapace, se jeter sur la piste d'une vingtaine d'héritières cossues... Ceci n'est point un roman pour jeunes filles. Mais on pourra ne pas en interdire la lecture à leurs mères, ce qui ne veut pas dire qu'il faille la leur conseiller ; car il est à craindre qu'elles ne prennent point assez conscience de la leçon qui s'en dégage : les scènes aussi bien y sont forcées, les couleurs poussées au noir, le ton volontiers déclamatoire. On nous reproche, à nous, les exagérations de la chaire ; on n'a point pour les romanciers les mêmes sévérités ni les mêmes exigences. Ne nous plaignons pas de l'honneur qui nous est fait.

On ne lira point, et l'on ne donnera à personne licence de lire *La Beauté du visage d'Alcias*, de Jean Bertheroy (pseudonyme féminin), pastiche grec beaucoup plus voisin de Théocrite que de

[1] Du christianisme il n'a au surplus que des notions très superficielles et radicalement fausses. Il ne comprend rien à l'apostolat chrétien. La foi qu'il nous prête serait une foi engourdie, égoïste, à la Bouddha. Écoutez-le :

« Une seule chose, dit-il, me demeure inexplicable : vous possédez cette chance extraordinaire de créer, par la foi, votre paradis, de savourer constamment le désir de l'atteindre ; vous goûtez spirituellement la somme des satisfactions indicibles qu'il vous réserve, et vous consentez à vous distraire de cette félicité suprême, en associant votre existence à celle des incrédules !... *Si j'avais la foi, elle serait exclusive et jalouse...* Tout être qui me détournerait de ma dévotion me serait importun. Déjà, *quand je lis un ouvrage intéressant, je déteste ma belle-mère*, ma fille même, au moins une bonne seconde, si elles me questionnent. »

Et voilà pourquoi il faut être chrétien, pour apprendre à ne pas détester les importuns. Dieu veuille que notre christianisme soit toujours assez intense pour nous garder de l'égoïsme « exclusif et jaloux ! »

[1] Fils, comme on se souvient, du général Margueritte, qui fut tué à Sedan. Ni l'un ni l'autre ne se destinaient d'abord à la carrière des lettres. L'aîné, Paul, né à Laghouat, en Algérie, cancre incurable, dit-on, au lycée d'Alger (où il aurait failli tripler sa classe de huitième), boursier ensuite au Prytanée militaire de La Flèche, bachelier, entre comme expéditionnaire au ministère de l'Instruction publique, s'imprègne de Flaubert et de Zola, se faufile comme acteur dans une troupe de théâtre aux environs de Paris, finalement se décide à écrire, sous la bannière de Zola : donne son premier roman (en 1884), *Tous quatre*, qui ne se vend pas (malgré le brevet d'immoralité que lui décerne la critique), fausse compagnie à Zola quand le scandale de *La Terre* (1887) lui révèle la faillite du naturalisme, donne *Pascal Géfosse* (1887), *Jours d'Epreuve* (1888), *La Force des choses* (1892), *La Tourmente* (1893), *Le Jardin du passé* (1894) ; puis s'associe son frère Victor (1896), jusque-là vaillant soldat dans les rangs des spahis et des chasseurs d'Afrique, et désormais gendelettre comme son frère. Ils ont, depuis, collaboré fidèlement ; et leur œuvre commune, signée des deux noms inséparables de Paul et Victor Margueritte, a été appréciée ici en temps voulu (c'est à savoir 1° leur épopée de la guerre de 1870-1871, en 4 vol. : *Le Désastre*, *Les Braves gens*, *Les Tronçons du glaive*, *La Commune*, — et 2° leurs romans de réforme matrimoniale : *Femmes nouvelles*, *Les Deux Vies*, voir *Ami* 1903, p. 31-33).

Platon, roman d'une sensualité ardente où n'atteignent guère les écrivains masculins (qui, eux, versent plutôt dans la brutalité : mais leur brutalité même la plus grossière est encore moins immorale, moins amorale, si l'on veut, que ce sensualisme) ; — ni *Mirame,* nouvelle de Mme Marcelle Tinayre, écrite dans la note non point amoureuse mais proprement sensuelle qu'affectionne cette personne (au surplus, elle dédie son œuvre à M. Anatole France ; et, avec cette étiquette, les gens sont édifiés sur la qualité de la marchandise qu'on leur offre) ; — ni *Destinées rivales,* de Cardeline (pseudonyme féminin), roman d'une femme qui rêve d'être la Surfemme (comme le Surhomme de Nietzsche), insexuée, héroïne stoïque de l'intellectualisme, pour tomber ensuite d'une chute à pic (comme on s'y attendait), ni plus ni moins qu'une femme ordinaire et sans philosophie ; — ni *Esclave,* de Gérard d'Houville (pseudonyme de Mme Henry de Régnier), histoire d'une femme qui a secoué tout vestige de l'antique esclavage, éducation religieuse, habitudes héréditaires, scrupules de fidélité conjugale, pour ne plus connaître d'autre dieu qu'Eros ; — ni *Les Rencontres de M. de Bréot,* de son mari M. Henry de Régnier, pastiche de ce qui se disait de plus pernicieux, de plus impie et de plus libidineux parmi les *libertins* parisiens de 1660, auprès desquels nos libres-penseurs d'aujourd'hui feraient figure de gens à préjugés ; — ni *Le droit au bonheur,* de M. Camille Lemonnier, tableau idéal, en manière de thèse, d'un ménage où la femme incomprise et d'abord résignée se sent vite attirée ailleurs avec tant de force qu'elle ne se sent pas coupable et qu'elle ne sent au contraire que son droit d'être heureuse, droit que son mari lui reconnaît et lui concède idéalement ; — ni *Sur la Pierre blanche,* d'Anatole France, roman dialogué entre cinq promeneurs du Forum romain, suite de discours sur les problèmes de la destinée humaine et du progrès humain, un de ces livres dont on peut dire qu'ils sont *ex professo contra fidem,* comme on peut le dire, je crois, de tout ce qu'il écrit aujourd'hui et à peu près de tout ce qu'il a jamais écrit (sans parler des chapitres qui peuvent être qualifiés obscènes *ex professo*)... — Douloureuse litanie, qu'il serait trop facile d'allonger. J'ai cité ces œuvres et ces noms, comme à d'autres jours j'en ai cité d'autres. L'on voudrait s'en tenir au *nec nominetur.* Mais ces œuvres sont très répandues, même dans le monde où l'on se croit chrétien, et ces noms sont parmi les illustres de la littérature d'aujourd'hui.

Au sortir de cette « infection » livresque, ce sera presque un bain d'air pur que de suivre avec M. Le Dantec *(Revue de Paris,* 1er mars 1905) les divers modes d'infection microbienne. C'est une singulière fortune que celle de ce mot *infection.* Il y a cinquante ans, l'adjectif *infect* signifiait simplement : « qui répand de mauvaises odeurs » ; et l'*infection* était « l'action d'imprégner un endroit, ou un objet, d'émanations infectes. » On pourrait croire que, si ce nom s'est ensuite étendu à désigner d'une façon générique toutes les invasions microbiennes, c'est parce qu'en fait ces invasions dégagent souvent des odeurs nauséabondes. Non. La vérité est ailleurs. On a comparé de bonne heure les invasions microbiennes à l'introduction, dans un pays, d'ennemis dangereux : de même que des troupes de brigands infestent les campagnes et que les mauvaises herbes infestent les champs cultivés, de même on a dit que l'organisme malade est *infesté* par des parasites nuisibles [1]. Mais le mot *infestation* n'existant pas et n'ayant pas été créé, on lui a substitué *infection* qui existait et qui, dans certaines maladies accompagnées d'exhalaisons putrides, pouvait paraître correct. Mais Pasteur, chagrin de cet à peu près, continua à dire *infester* et *infection* [2]. Aujourd'hui on a définitivement abandonné *infester :* on dit *infecter* comme on dit *infection,* et le sens de ces deux mots n'a plus aucun rapport avec le sens du mot *infect* d'où ils dérivent : un organisme infecté n'est pas pour cela infect. — *Infection* signifie, d'une manière générale, en langage scientifique, *introduction d'êtres étrangers, de parasites, dans un être vivant :* définition qui n'implique plus nécessairement que ce mot doive être toujours pris en mauvaise part : c'est ainsi que l'on dit parfois qu'un organisme est infecté quand il a des hôtes qui lui sont utiles, si bien que le sens du mot *infesté* a été dépassé : il se rapportait à l'introduction, à la présence d'ennemis intérieurs, tandis que l'*infection* comprend aujourd'hui tous les cas où un être d'une espèce est l'hôte d'un être d'espèce différente.

Etudes du 5 mars 1905, vigoureux article de M. H. Berchois sur *Les catholiques et les droits de Dieu.* On invoque, contre les lois qui nous frappent, l'humanité, la justice humaine, les droits des victimes : très bien : mais on oublie trop les droits de Dieu et l'outrage fait à Dieu par une législation qui proclame que suivre les conseils de Jésus-Christ rend un citoyen français indigne d'instruire et d'élever ses jeunes compatriotes. Croit-on que cette revendication des droits de Dieu semblerait si ridicule à nos adversaires

[1] *Infestus* latin se rattache au primitif *fendo, heurter,* (grec θείνω, frapper) d'où *offendo,* heurter ; *defendo,* repousser, et les deux participes *infensus,* ennemi, et *infestus,* hostile (celui-ci, pour *infend-tus) : infestare,* harceler, infester. — *Infectus* se rattache à une autre famille et a deux sens : 1° comme adjectif, il signifie simplement *inachevé* (ou *impossible),* et 2° il est participe du verbe *inficio* = *mêler dans (in, facio), imprégner, colorer,* et, en mauvaise part, *imprégner de poison, altérer, infecter.*

[2] Pasteur était très puriste. En 1888, quand il s'agit de baptiser les nouveaux services de l'Institut qui porte son nom, il désira substituer *microbie* à *microbiologie* qu'il trouvait trop long ; mais il voulut y être autorisé en règle et députa M. Le Dantec chez Jules Girard. Celui-ci réfléchit quelques instants : — « On dit *chimie,* on dit *physique,* on dit *physiologie :* dites à Pasteur de dire *microbie,* ou *microbique,* ou *microbiologie :* cela m'est égal ! » — Pasteur fut enchanté et adopta *microbie,* qui n'a d'ailleurs pas prévalu.

et que ceux-ci ne nous mésestiment pas plutôt en leur cœur de n'oser pas porter haut notre drapeau? J'entendis un jour, au tribunal correctionnel de la Seine (30 juillet 1903), un provincial de Congrégation religieuse affirmer simplement, et sans chercher ailleurs des arguments apitoyants, le droit absolu de Dieu à se choisir les créatures humaines qu'il destine à suivre les conseils de son Fils; et tout le monde put constater que ce noble langage, sans modifier un arrêt qui était d'avance fixé par un texte de loi, faisait profonde impression non seulement sur l'auditoire, mais sur les juges eux-mêmes. — « La Révolution a commencé par la Déclaration des droits de l'homme; elle ne finira que par la reconnaissance des droits de Dieu. »

Correspondant du 25 mars : art. très documenté de M. H. de Lacombe sur *La science religieuse au temps de Bossuet.* On y relève les mérites des Ordres religieux qui furent alors des pépinières d'hébraïsants et d'orientalistes : au premier rang, les Jésuites, appelés dès leur fondation à évangéliser l'Orient : « le génie de la charité leur donna le génie des langues. » — Un incident typique qui éclaire l'esprit d'une époque : en 1650, un ministre anglican, Louis Cappel, venait de composer une *Critique sacrée* qui, relatant les additions et variations survenues dans les livres de l'Ancien Testament, inquiéta ses coreligionnaires : la publication de l'ouvrage, interdite en Angleterre, fut autorisée en France « grâce à la libérale intervention » (dit M. Rébelliau) du jésuite Denis Petau, de l'Oratorien Jean Morin [1], et d'un Minime que son amitié avec Descartes a illustré, le P. Mersenne.

XIV. — Le zèle supérieur que l'Eglise prend à la culture de toutes les sciences humaines vient d'être affirmé une fois de plus dans le Bref de Pie X à Mgr Péchenard, Recteur de l'Institut catholique de Paris (2 février 1905). Nous en citerons les lignes suivantes qui, parmi les éloges décernés à l'Institut catholique, rappellent avec une paternelle netteté l'esprit dont nous devons être animés dans la poursuite de la science :

> ...Il faut, aujourd'hui plus encore qu'en tout autre temps, que partout les prêtres soient très instruits non seulement dans la théologie, mais encore dans la philosophie, le droit, les sciences de la nature et les belles-lettres. Car il est de mode, et on le voit presque chaque jour, que ce soit dans l'arsenal de la science que les hommes dont l'instruction s'inspire plus de l'opinion que de la vérité, cherchent sans cesse des armes contre la foi.
>
> Mais Nous savons, et avec quelle joie! à peine est-il besoin de le dire, qu'à l'Institut de Paris n'ont jamais manqué, et actuellement moins que jamais, des maîtres de choix, capables de faire honneur à la science et à la religion. Dans l'accomplissement de leur tâche, plus difficile à notre époque et plus ardue qu'à toute autre, on les voit bien pénétrés de ce que réclame leur mission, à savoir : Mettre en sûreté les principes très saints de l'antique sagesse, ce qui est le premier point; ensuite, tenant compte des progrès de l'érudition, ne rien négliger de tout ce que la sagacité de nos contemporains a découvert de vrai.
>
> Or ces règles, plusieurs ont l'habitude de s'en écarter et de ne pas les observer; non seulement ceux qui sont dans les rangs des adversaires de la foi catholique, mais encore tous ceux qui témoignent ne pas professer pour la Tradition et le magistère de l'Eglise l'estime qu'ils en devraient avoir, et qui semblent vouloir approuver sans réserve ce dicton courant : *Ce qui est faux aujourd'hui sera tenu pour vrai demain.* De là ce système partout répandu d'écarter ce qui est ancien, de mettre en avant ce qui est nouveau, presque sans autre motif que celui de la nouveauté; comme si le tout de la science devait consister dans une sorte de dédain de l'antiquité.
>
> Mais ce serait chose bien superflue de vous dissuader de cette façon de faire. Car Nous connaissons la promptitude de votre obéissance envers le Siège apostolique, et il n'y a pas de doute possible que vous ne vouliez, en ce point aussi, mériter toujours l'approbation du Pontife Romain.

[1] Celui-ci, né calviniste, était un converti du cardinal Duperron. Il brillait au premier rang des professeurs de grec, d'hébreu, de samaritain : Urbain VIII eût voulu l'attacher à la Bibliothèque vaticane, mais Richelieu s'y opposa et le garda pour la France. — Voir la notice que lui a consacrée le cardinal Perraud dans sa belle histoire de l'*Oratoire de France au XVII^e^ et au XIX^e^ siècles*, in-8, Paris, Douniol.

L' « AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

Souvenirs du Séminaire. **Retraite de rentrée,** par M. Gontier, supérieur du Séminaire de philosophie d'Autun; un vol. in-12 de 362 p., 2 fr. — **L'idée sacerdotale dans les Petits Séminaires,** par le même; plaquette de 60 p., 0 fr. 35, *franco* 0 fr. 50. — Paris, Amat.

Essai historique sur l'éducation des clercs dans l'Eglise, par P. Marcault. — Un vol in-8 de VIII-256 p., 3 fr. — Paris, Amat.

Le Petit Séminaire de Montigny-lès-Metz, 1854-1904. *Impressions et souvenirs,* par N. Hamant, professeur au Petit Séminaire. — In-8 de 240 p., illustré de 15 gravures. — Guénange, Imprimerie des Orphelins-Apprentis.

Vie de dom Bosco, par J.-B. Francesia. — Un vol. in-8 écu de XII-342 p., illustré de nombreuses gravures, 3 fr. 50. — Paris, Procure générale des Œuvres catholiques, rue Saint-Sulpice, 22.

Le célibat ecclésiastique *devant l'histoire et devant la conscience,* par l'abbé E. Carry. — In-8 de 48 p., 0 fr. 50. — Genève, libraire Veuve A. Garin.

Trente ans de ministère à Paris. *Notes et souvenirs, 1870-1900,* par l'abbé H. Avoine. — Un vol. gr. in-8 de 320 p., 6 fr. — Paris, Ch. Amat.

Sous ce titre générique de *Souvenirs du Séminaire,* M. Gontier réunit une série d'opuscules destinés à la sanctification du clergé. Il est charmant, ce titre, et

bien de nature à nous allécher tous par l'évocation d'un passé qui doit nous rester toujours cher. C'est le miel au bord de la coupe, mais il ne faudrait pas croire que la coupe nous réserve rien d'amer. Ce sont des vérités fortes et vigoureuses qui nous sont présentées là, mais avec toute la délicatesse de MM. de Saint-Sulpice. Cette *Retraite de rentrée* s'adresse à des clercs de Grand Séminaire. Elle s'adresse donc à nous tous, qui ne restons bons prêtres qu'autant que nous entretenons et ravivons en nous l'esprit du Séminaire, l'esprit de notre noviciat sacerdotal, l'esprit qui doit nous retremper sans cesse dans l'air natal. — Et puis, ces méditations de retraite, quand nous nous en serons bien imprégnés, nous en laisserons s'épancher le suc et la saveur sur les fidèles. Pour bien parler de ces choses, il faut les avoir vécues ; il faut en parler *ex plenitudine contemplationis*, comme dit saint Thomas. Et nous ne les vivrons pas, si nous ne les cherchons que dans des sermons écrits pour les fidèles et si nous-mêmes ne les méditons qu'en vue de nos fidèles : c'est à nous-mêmes d'abord qu'il faut les appliquer, et nous inspirer par conséquent d'abord de livres écrits pour nous-mêmes et en vue de notre sanctification personnelle. — Cette Retraite porte sur les thèmes ordinaires, le salut, les fins dernières, la pénitence, l'enfant prodigue. On en admirera les plans, qui sont la lumière même, et féconds comme tout ce qui est lumineux. Et l'on en goûtera surtout l'instruction finale, *La très sainte Vierge et le Prêtre* (p. 261 359), qui nous donne une très belle théologie de la sainte Vierge et nous présente, dans cette théologie même, un miroir complet de sanctification personnelle et de théologie ascétique, *Speculum justitiæ*.

Le titre même de l'opuscule *L'Idée sacerdotale dans les Petits Séminaires* en dit la gravité, en un temps où des gens peut-être bien intentionnés brouillent singulièrement la tradition de l'Eglise et semblent tout occupés à nous laïciser, à faire miroiter à nos yeux je ne sais quel idéal de « clergé supérieur, » d'un clergé qui demanderait le secret de sa « supériorité » un peu de tous côtés et à toutes sortes de choses, sauf à ce qui est proprement « l'idée sacerdotale » elle-même. — M. Gontier a reçu, pour cette brochure, le plus précieux éloge du cardinal Perraud, qui a daigné lui écrire : « J'aurais aimé avoir écrit ces pages. »

Par notre temps de critique intempérante, on se sent parfois porté à se défier des livres qui s'intitulent « *Essai historique* » sur tel ou tel point de dogme ou de discipline. On nous démolit tant de choses, au nom d'une histoire incomplètement informée ou tendancieusement interprétée ! Qu'on se rassure : l'*Essai* de M. Marcault, s'il inquiète quelqu'un, ce ne pourra être que nos réformateurs (qui au surplus ne sont pas hommes à s'inquiéter ou à douter de rien). Par contre, il sera un réconfort solide (solidement documenté) à ceux qui aiment l'Eglise comme elle veut être aimée et qui entendent la formation cléricale comme elle l'a toujours entendue. — M. Marcault suit la tradition de l'Eglise depuis l'origine jusqu'à nos jours, du Séminaire apostolique aux Lettres de Pie X (Encyclique du 4 oct. 1903 et Lettre au cardinal Respighi, mai 1904) et des Epîtres pastorales des Apôtres aux premières écoles chrétiennes de Rome ou d'Alexandrie, d'Edesse ou d'Antioche, de Lyon ou de Carthage, des règlements de Nicée au *monasterium clericorum* de saint Augustin, des écoles papales du Latran et du Vatican sous saint Grégoire le Grand aux écoles carlovingiennes, des écoles épiscopales et canoniales aux Universités du XII^e^ siècle et aux Séminaires tridentins des trois derniers siècles, c'est la lumineuse continuité d'une tradition qui s'est assouplie et adaptée aux milieux divers mais sans cesser de rester la même dans ses traits essentiels et dans son esprit.

C'est un aimable chapitre d'histoire cléricale que cette monographie du *Petit Séminaire de Montigny-lès-Metz*, écrite à l'occasion du cinquantième anniversaire de la fondation de la célèbre maison. On nous dit, à la fin du volume, les illustrations qui sont sorties de Montigny ; et elles sont très nombreuses, réparties un peu à travers tous nos diocèses de France qui en bénéficient sans se souvenir toujours que tout cela leur vient de la bonne Lorraine. Mais c'est surtout à l'histoire intime du Séminaire que l'on s'est attaché ; et la plume de M. Hamant nous la fait revivre avec un charme tout de simplicité et de grâce. Je me souviens, quand j'étais plus jeune, d'avoir peiné fortement sur des essais de syntaxe grecque ou latine adaptés de l'allemand de Madvig par ce même M. Hamant ; et je ne me doutais guère alors que je dusse un jour, à vingt ans de distance, éprouver tant de bonheur à le retrouver et à l'entendre parler, cette fois, de thèmes qui nous vont tout de même mieux à l'âme que les beautés de l'optatif ou de la particule ἄν.

L'auteur de la nouvelle *Vie* de dom Bosco est un de ses premiers enfants et a vécu quarante ans dans sa compagnie. C'est dire assez ce qu'il a su y mettre de tendresse filiale et d'intimité. Cette vie vraiment nous manquait. Elle ne fera pas oublier celle du regretté M. Villefranche ; et il serait bien à souhaiter qu'une plume d'artiste vînt combiner et harmoniser dans une œuvre parfaite les qualités brillantes du livre de M. Villefranche et les mérites plus recueillis de la vie du P. Francesia.

En deux solides conférences, à Genève, l'hiver dernier, M. Carry a traité du célibat ecclésiastique. Il en a fait l'histoire dans l'Eglise, et il en a montré les premières ébauches jusque dans le paganisme antique et dans la continence (très relative, purement externe et temporaire) imposée à certains ministres du culte. Mais c'est surtout dans la conscience morale du peuple chrétien qu'il en a trouvé les fortes racines, justifiant une fois de plus la célèbre parole de Joseph de Maistre qui a dit qu'il n'est pas un de nos dogmes et pas une de nos institutions de discipline qui n'ait ses racines profondes dans l'âme humaine. — Ces conférences sont éloquentes, graves comme il convenait au sujet, loyales comme on ne peut manquer de l'être quand on parle à Genève, surtout admirablement claires et divisées en une série de paragraphes heureusement ordonnés. — Tout le monde, prêtres et laïques, tient au célibat ; mais il est toujours bon et salutaire de s'en redire les raisons et de renouveler en soi l'amour du vœu qui nous engage. Qui sait si le démon ne profitera pas des troubles qui nous menacent pour soulever une campagne contre le célibat, comme il l'a fait à d'autres époques de l'histoire de l'Eglise ? Nous avons dit un mot ici, en 1904, du mouvement qu'on a essayé de dessiner en ce sens en certains milieux ecclésiastiques d'Autriche ; et il n'est pas chimérique de craindre que certains réformateurs, qui n'osent rien dire encore à ciel ouvert, n'essaient, à la faveur de bouleversements possibles, de créer, chez nous aussi, un mouvement d'opinion (je ne crois pas qu'on ait encore osé l'imprimer en France ; mais cela se dit déjà ; et en Allemagne aussi, quelques prêtres adeptes du *Reformkatholizismus* ont commencé à le dire aussi).

Trente ans de M. Avoine sont pages de souvenirs personnels, très attachantes, simples et d'un ton bien sacerdotal, nous redisant les épisodes d'un ministère qui fut très varié, pénible souvent (laïcisations d'écoles et d'hôpitaux, enterrements civils, etc.), mais riche aussi de consolations comme le bon Dien en ménage toujours à notre infirmité. — Un bon livre pour tous nos confrères, particulièrement pour les bibliothèques de nos Grands Séminaires.

Le Pater, *ou Instructions sur l'Oraison dominicale*, par M. l'abbé Daymard, vicaire à Saint-Mandé. — Un vol. in-12 de 270 p., 2 fr. 50. — Paris, Lethielleux.

Ces douze instructions sont un excellent commentaire du *Pater*, adapté autant que possible aux circonstances

au milieu desquelles s'agite la vie contemporaine. Explication claire et limpide des divines paroles du Sauveur, elles ont charmé les paroissiens de Saint-Mandé, et leur ont fait tant de bien qu'ils ont prié l'auteur de les réunir en volume.

Ce n'est pas servir la vérité que la diminuer. M. Daymard a su la dire tout entière dans ses sermons, d'une composition trop académique peut-être ; il a eu le bon goût de ne pas sacrifier à ce modernisme un peu flou, dans la forme et le fond, que l'on retrouve en tant de productions similaires. C'est une parole d'apôtre, nourrie de la sainte Ecriture, qui sait à l'occasion reprendre avec force et énergie les faiblesses de nos contemporains. Cependant le côté pratique semble quelquefois trop relégué dans l'ombre, et quelques peintures de mœurs me paraissent complaisamment détaillées : est-ce bien utile, alors que le Sauveur se contentait d'un mot pour flageller les vices dont nous ne connaissons que trop les divers tableaux ?

L'auteur me permettra-t-il une simple remarque ? Dans sa conclusion, il s'excuse d'avoir reproduit en latin tous les textes qu'il a empruntés à la sainte Ecriture, après, dit-il, les « *avoir exactement vérifiés.* » Je crains bien que les typographes ne lui aient joué plus d'un mauvais tour, car un bon nombre de ses références sont inexactes (v. g. p. 73, notes 1 et 3 ; p. 116 ; p. 154, note 2 ; etc.). L'exactitude des textes elle-même est loin d'être rigoureuse, et plusieurs semblent être cités de mémoire. C'est une bonne chose que le sens n'en soit pas altéré, mais il eût été meilleur que les paroles fussent scrupuleusement reproduites. Par exemple, page 27, *septies in die cadet justus*, alors que les Proverbes, XXIV, 16, disent *septies enim cadet ;* de même page 34, *Pater scit ea quæ vobis sunt necessaria*, quand saint Luc, XII, 30, auquel on nous renvoie, écrit : *Pater scit quoniam his indigetis.* Il en est ainsi d'une vingtaine de textes, sans compter celui du *Pater*, que M. Daymard emprunte aux deux évangélistes sans distinction, substituant presque toujours le *quotidianum* au *supersubstantialem.*

Pourquoi l'auteur nous traduit-il le *Dimitte nobis*, par « remettez-nous nos dettes, comme nous *les* remettons ? » Compréhensible, je le veux bien ; mais pas français. N'est-ce pas aussi abuser un peu du *Quis est iste Rex gloriæ ?* (Ps. XXIII) que de l'appliquer à l'âme chrétienne entrant au ciel ? Ce n'est guère dans l'idée du psaume.

Ce sont là des détails auxquels il serait facile de remédier. Tel qu'il est, ce volume fournira à nos confrères une adaptation facile aux divers milieux dont ils sont chargés.

Méditations sur la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ *pour chaque jour de l'année*, par le R. P. Ambroise Spinola, S. J. — Traduit de l'italien par un ancien professeur de théologie. — Quatre forts volumes in-12, 14 fr. — Imprimerie de Montligeon, à La Chapelle-Montligeon (Orne).

La connaissance de Jésus-Christ est toute la science du chrétien. Or, de nos jours, cette connaissance si nécessaire tend à diminuer, négligée par plusieurs, obscurcie par d'autres, sous l'influence surtout d'une critique téméraire à l'excès.

Comment revenir à cette connaissance fondamentale ? Par aucun autre moyen, sinon par l'Evangile. Il faut lire et faire lire l'Evangile. Il faut surtout le méditer. Il est bon d'aller à Jésus avec son intelligence, par une étude attentive, approfondie de sa Vie. Il est meilleur encore d'aller à Lui avec son cœur, humblement et amoureusement.

C'est ce qu'a compris le R. P. Spinola. L'Evangile peut être mis entre toutes les mains. De louables efforts sont tentés pour y arriver. Mais, malgré son admirable simplicité, le livre divin risquerait de rester un livre fermé, tant il recèle de trésors qu'on ne peut arriver à découvrir sans de sérieux efforts, sans un travail consciencieux et soutenu. Les saints ont fait de l'Evangile l'objet de leurs constantes méditations. De ces méditations beaucoup ont été recueillies. Mais les livres qui les contiennent ne sont pas à la portée de tous. Et puis, qualité très appréciée de nos jours, il faut éviter d'être trop long. Brièveté, simplicité, voilà ce que demande la piété de la plupart de nos contemporains.

Le P. Spinola a tenté cette œuvre de vulgarisation, et avec un plein succès. Son livre est rempli de doctrine, mais d'une doctrine accessible à tous les esprits. Il donne même beaucoup plus que ne le promet son titre. Car, outre les méditations sur la Vie de Jésus-Christ qui en sont le fond, les grands mystères objet des principales fêtes liturgiques y sont largement traités. Il en est de même des saints, et surtout de la très sainte Vierge. Des méditations spéciales pour une retraite selon la méthode de saint Ignace terminent le quatrième volume.

Quant à l'ordre suivi pour les méditations sur la Vie de Notre-Seigneur, c'est celui de l'année ecclésiastique, tant pour l'office du temps que pour l'office des fêtes. Ainsi, l'auteur débute par soixante-trois méditations, pour les neuf semaines qui précèdent Noël, sur la vie du Sauveur dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie. La Passion du Sauveur occupe tous les jours du Carême. Signalons encore des neuvaines pour les principaux mystères, pour la Pentecôte, par exemple. C'est donc un cours très développé de méditations qui nous est donné de la sorte, et cela doit contribuer à le faire apprécier davantage, si possible.

Chaque sujet est divisé en trois points, et l'exposition ne dépasse pas d'ordinaire trois pages. Outre les qualités déjà mentionnées, il en est une que nous aimons à faire ressortir, et qui nous a frappé non moins que la précision de la doctrine : c'est la piété et l'onction, comme la variété des affections suggérées, ce sont encore les résolutions pratiques toujours soigneusement proposées. Impossible dès lors de ne pas trouver l'oraison non seulement très facile, mais aussi délicieusement douce et agréable.

Cet éloge adressé à l'auteur, le traducteur ne le mérite pas moins. Il s'est appliqué, et a réussi à peu près complètement, à éviter les défauts d'une traduction trop servile. Il a compris surtout combien la méthode du P. Spinola était appropriée au caractère français. Beaucoup, parmi nous, lui devront d'apprendre à goûter un exercice spirituel d'importance capitale dans la vie chrétienne, et de le pratiquer fructueusement.

De la Clandestinité dans le Mariage, par l'abbé R. Bassibey. — Un vol. in-12 de 415 pages. — Paris, Oudin, 1904.

C'est un bon livre assurément, un très bon livre même dans son genre au double point de vue de l'érudition canonique et du bon jugement jurisprudentiel qu'il prouve chez son auteur, mais dont nous sommes malheureusement obligés de dire qu'il vient trop tôt ou trop tard. Trop tôt si l'on veut y trouver la discipline nouvelle qui sera inaugurée sous peu en matière matrimoniale par le nouveau *Code* qui s'élabore activement à Rome sous les ordres et la volonté urgente du Pape ; trop tard aussi, par conséquent, puisqu'il se rapporte tout entier à un droit qui va disparaître, le droit, si compliqué, créé par le décret *Tametsi* du Concile de Trente et surtout par les interprétations à notre avis pas toujours bien « tridentines » qu'on en a donné depuis, notamment en ce qui concerne le concept et la détermination juridique du « *proprius* » *parochus.*

Tel qu'il est cependant le volume de M. Bassibey, composé évidemment à une heure où la réforme prochaine du Droit canonique n'était pas annoncée, restera

une des meilleures études historiques à consulter sur le régime qui a présidé à la validité des mariages catholiques pendant 350 ans. Nous nous permettons de le recommander comme source utile de références à consulter à tous ceux qui, de loin ou de près, s'intéressent ou peuvent avoir à collaborer à la réforme imminente de la discipline matrimoniale. D'ailleurs, cette réforme n'est pas, tant s'en faut, un fait accompli. Il est permis d'espérer qu'elle ne tardera pas trop. En attendant, l'ancien droit — nous voulons dire le droit actuel — subsiste dans toute sa vigueur, et c'est une raison de penser que M. Bassibey n'aura sans doute pas de peine à écouler la première édition de son livre, en attendant qu'une seconde lui succède, totalement refondue, sous le nouveau régime canonique qui nous attend... et que nous attendons.

La démocratie en Nouvelle-Zélande, par André Siegfried. — Un vol. in-12 de 360 p., 4 fr. — Paris, Colin.

Ceci est une thèse de doctorat ès lettres, mais une thèse qui n'a rien de hérissé ni de technique. M. André Siegfried a vu la Nouvelle-Zélande, et il nous dit ce qu'il a vu, simplement, avec bonne grâce, avec une aisance qui n'a d'égale que la sûreté de sa méthode et d'une observation que l'on sent toujours précise et rigoureuse.

Ce qu'est la Nouvelle-Zélande, sa beauté naturelle, sa fertilité, ses ressources, le développement de son industrie, ses villes qui ont jailli du sol comme champignons (suivant la comparaison mise en circulation par les Anglo-Saxons eux-mêmes), on l'a dit ici longuement, il y a une huitaine d'années, à la suite des travaux de M. Pierre Leroy-Beaulieu.

Ce qu'elle est pour M. Siegfried, c'est une démocratie. C'est aussi bien ce qui en fait le caractère le plus original et le plus tranché. La Nouvelle-Zélande est la terre d'élection de la démocratie. Là-bas, à nos antipodes, la démocratie pourrait reprendre le mot de Louis XIV à Paris : « L'Etat, c'est moi ! » Et elle le reprend en effet, avec une incomparable naïveté, avec la naïveté de gens qui ne sont gênés par aucune tradition préexistante, qui au surplus sont assez ignorants du passé européen (oh ! l'Europe, cette vieille grand'mère !), qui vont de l'avant, sans scrupules, sans le souci d'avoir à démolir une vieille maison avant de rebâtir la nouvelle.

Ce que la démocratie a fait de ce pays neuf, on pourra l'étudier à travers l'ouvrage de M. Siegfried. Il ne plaide pas ; il ne conclut pas ; il expose, loyalement et clairement. Constitution politique, division et psychologie des partis, société et mœurs, mouvement féministe, réformes accomplies depuis quinze ans, loi de protection en faveur des ouvriers et des employés, loi sur la conciliation et l'arbitrage obligatoires, pensions de retraite pour la vieillesse, lois agraires, admission des femmes au vote politique (depuis 1893) : autant de chapitres qui nous mettent au courant d'expériences dont on ne saurait dire jusqu'ici qu'elles aient porté, dans l'ensemble, d'heureux fruits. Car déjà les symptômes inquiétants, les conséquences graves sont trop évidentes : législation de classes absolument partiale contre les capitalistes, recours perpétuel à l'Etat, accroissement prodigieux de la dette publique, développement anormal du protectionnisme et impossibilité d'extension des industries, arrêt complet de l'immigration en même temps que décroissance très rapide de la natalité, sans que ce dernier phénomène inquiète, paraît-il, ni au point de vue moral ni au point de vue de l'avenir temporel du pays, l'égoïsme incroyablement naïf de ces insulaires.

Mais leur naïveté, leur inconscience sera peut-être leur excuse et leur facilitera le retour à des vues plus saines. Ils sont très religieux. Les églises pullulent dans ce pays ; les journaux ne refusent jamais leurs colonnes aux nouvelles ecclésiastiques, et tout rédacteur néo-zélandais doit savoir à l'occasion prendre sa bonne plume théologique pour discuter dans un article de fond la transsubstantiation, les droits de l'Eglise établie ou la légalité du ritualisme. Ils sont si religieux qu'ils le sont presque trop, comme les Athéniens de saint Paul. Tout récemment, on répartissait les 800.000 Néo-Zélandais en 35 religions diverses : encore faut-il noter qu'au dernier recensement 16 000 personnes ont refusé de faire connaître leur croyance, tandis que 8.000 donnaient des renseignements d'une théologie si confuse qu'il a paru impossible de les classer. Mais, classés ou non, il n'y a point, chez eux, d'anticléricaux. Les 35 religions vivent ensemble en bonne intelligence. On vit un jour l'évêque anglican faire un discours très applaudi, à la distribution des prix du collège des Maristes, présidée par l'archevêque catholique. Un autre jour, quand l'archevêque posa la première pierre de la Basilique du Sacré-Cœur, on remarqua, au premier rang de l'assistance, le grand-maître de la franc-maçonnerie et le rabbin israélite. Voilà des procédés que la rue Cadet n'est point encore prête sans doute à vulgariser chez nous ; et ce n'est pas nous qui nous en plaindrons. Mieux vaut la lutte et mieux valent toutes les persécutions que ces promiscuités qui, si elles sont érigées à l'état d'institutions ou d'usages établis, ne peuvent être que symboles d'indifférentisme. Je crois que c'est le P. Didon qui a dit qu'une Eglise qui ne fait plus de prosélytes est une Eglise finie. Le prosélytisme, l'apostolat n'est pas compatible avec ces mixtures. Une paix qui ne s'achète que par le silence n'est pas « la paix exsultante de Dieu. » Le silence n'est pas le mot d'ordre de l'Evangile ni de saint Paul. « Le silence est la plus grande des persécutions, » dit Pascal ; mais Notre-Seigneur ne veut pas de cette persécution-là pour son Eglise, et Pascal ajoute : « Jamais les saints ne se sont tus. »

Mais nous voici très loin de M. Siegfried. Je ne veux au surplus blâmer ni juger personne en tel ou tel cas déterminé ; et je suis persuadé que nos confrères de Nouvelle-Zélande ou d'ailleurs savent, en vigilants pasteurs, concilier les exigences de la paix chrétienne et la dignité de leur foi. Mais je n'aime pas que chez nous des étourdis s'en viennent mener grand bruit d'exemples comme ceux que j'ai cités tout à l'heure et nous présenter, comme l'idéal de la concorde et de l'harmonie, ces promiscuités où l'Eglise notre Mère n'apparaît plus que comme une vulgaire comparse, et laisse tomber aux yeux des peuples son caractère Unique de société divine et seule instituée de Jésus-Christ pour le salut de tous.

On ne fait le silence qu'autour des morts. Tout vaut mieux pour nous que le silence de nos ennemis. Et pour acheter notre silence à nous, nos ennemis consentiraient à tout. Mais, grâce à Dieu, ils nous estiment assez pour savoir qu'ils ne l'auront jamais. Avec quelle intensité ce fléau du silence sévit dans un pays voisin du nôtre, en certaines régions de cette Allemagne où quelques-uns d'entre nous s'obstinent à voir une terre d'élection pour l'Eglise de l'avenir, mais où de terribles cris d'alarme ont été poussés en ces dernières années !

LITURGIE

Q. — Dans les chapelles ou oratoires publics solennellement bénits qui ont pour titulaire la sainte Famille, on doit en faire commémoraison aux suffrages, en supprimant ceux de la sainte Vierge et de saint Joseph. (S. R. C., n. 3929).

1° Mais comment faire quand on a un office votif soit de Notre-Seigneur, soit de la sainte Vierge, soit de saint Joseph, pour ne pas aller contre la rubrique : *Non bis de eodem*, sans oublier pourtant le principal dans le titulaire ?

2° Comment faire pour l'oraison *A cunctis* ? La laisser telle quelle me semble le plus simple, puisque les trois personnes de la sainte Famille sont mentionnées.

R. — Ad I. Les *Ephémérides* ont répondu contradictoirement à cette question en 1901 p. 292, et en 1902 p. 342. Il nous faut donc rappeler les principes qui appuieront notre solution personnelle.

Pour les saints, on ne fait pas mémoire de celui qui a déjà été commémoré auparavant. Ce serait *bis in idem*.

Pour Notre-Seigneur, il n'y a *bis in idem* que si les fêtes occurrentes ou concurrentes ont *le même objet*, comme serait v. g. la Croix et la Passion, le Saint-Sacrement et le Précieux Sang.

Quant aux saints qui ont une mémoire indissolublement unie à celle de Notre-Seigneur, comme celle de saint Joseph et de la sainte Vierge dans le suffrage de la sainte Famille, ils la gardent, quoique fêtés eux-mêmes ce jour-là. Ce n'est point parce qu'ils y ont droit personnellement (le contraire est certain), mais c'est parce qu'on priverait alors d'une louange Celui que saint Thomas appelle si justement *major omni laude*.

Cela posé, aux offices votifs du Saint-Sacrement et de la Passion, on fera très bien mémoire de la sainte Famille comme n'ayant pas le même objet; mais cette mémoire faite, on omet le suffrage de la sainte Vierge et de saint Joseph. — Aux offices votifs de saint Joseph et de l'Immaculée Conception, on fera également le suffrage de la sainte Famille. Mais cette fois, ce n'est point pour eux personnellement une chose de droit (elle serait plutôt défendue) ; c'est en tant que mémoire indivise et inséparable de Jésus-Christ, à qui elle est due.

Ad II. Dans les églises ayant pour vocable la sainte Famille, lorsqu'on doit réciter à la messe l'oraison *A cunctis*, on ne nomme personne à la lettre N. La raison en est que la sainte Vierge et saint Joseph sont mentionnés en tête de l'oraison; et Notre-Seigneur, à son tour, ne peut être nommé à cet endroit, où le texte *beato N.* suppose toujours un saint. On supprime donc simplement les mots *atque beato N.*

Q. — Il me semble que vous faites erreur dans l'*Ami*, p. 176, en disant qu'il n'appartient pas à un diacre de transporter le Saint-Sacrement d'une chapelle à une autre de la même église. Auriez-vous par hasard oublié le décret du 11 sept. 1848, n. 2951, ad 9 ?

R. — Cette observation, qui nous vient par le même courrier et de Paris et de Moulins, n'est point pour nous déplaire. Elle va nous permettre de confirmer notre solution par le décret même qu'on nous objecte.

Voici ce que demandait un maître des cérémonies de la cathédrale à propos de l'exposition du Saint-Sacrement : « An in expositione SSmi Sacramenti extra Missam, Diaconus solus possit vicem gerere sacerdotis in exponendo et recondendo ; ac cum SSmo Sacramento benedicere populo, antequam Ostensorium in Sacrario reponat ? » Et sans s'occuper du transfert du Saint-Sacrement d'un autel à l'autre de l'église, qui n'est pas en question dans la demande, Rome répond que le pouvoir du diacre consiste « *in exponendo tantum et recondendo SSmo Sacramento,* » et ne s'étend pas jusqu'à bénir l'assemblée avec l'ostensoir. (S. R. C., 11 sept. 1848, n. 2951, ad 9).

Or, comme il n'y a pas d'autre référence pour appuyer non pas le texte, mais une simple note de Le Vavasseur, nous ne voyons rien là qui infirme notre solution.

On nous objecte : « Et la pratique des cathédrales qui vous est contraire et s'est même établie sous les yeux de M. de Conny dans le diocèse, qu'en pensez-vous ? » — Vous savez aussi bien que nous que le « *Quid fit* » n'est pas toujours une autorité suffisante, et qu'il faut avant tout s'attacher au « *Quid faciendum.* »

Q. — 1° Dans la plupart de nos paroisses on fait le mois de saint Joseph ; cet exercice consiste en une lecture pieuse suivie de la récitation publique des Litanies de saint Joseph. Ailleurs on fait pendant le mois de janvier un exercice en l'honneur du saint Enfant Jésus : lecture pieuse et récitation publique des Litanies du saint Enfant Jésus. — Que faut-il penser de cette pratique ?

2° Que penser également du chapelet à saint Joseph, récité publiquement dans certaines paroisses : « Je vous salue, Joseph, plein de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes béni entre tous les hommes, et Jésus le fruit de votre chaste épouse est béni. Saint Joseph, père nourricier de Jésus, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant, etc. » ?

R. — Ad I. Elle est contraire au droit général. On ne peut employer, dit la Congrégation, que les Litanies approuvées par le Saint-Siège dans les fonctions liturgiques et publiques. L'approbation qu'elles auraient reçue des Ordinaires permet seulement de s'en servir « pro privata atque non liturgica recitatione. » (S. R. C., 29 août 1882, n. 3555).

On ne peut notamment, même les portes closes (S. R. C., 11 février 1898, n. 3980), réciter en commun dans les églises et oratoires publics, ni au chœur ou chapelle des religieuses, les Litanies spéciales de l'Apparition de la Salette (S. R. C., 12 mai 1877, n. 3419, ad 5), celles en l'honneur de la sainte Famille, de saint Joseph, de saint François de Sales ou d'autres saints (S. R. C., 6 mars 1894, n. 3820, ad 2; 20 juin 1896, n. 3917), ni les Litanies particulières quelconques non autorisées par Rome (S. R. C., 6 mars, 1894, n. 3820, ad 1 ; 11 fév. 1898, n. 3981), quand même le clergé n'y prendrait aucune part. (S. R. C., 20 juin 1896, n. 3916).

Ad II. Il est toujours dangereux, si bonne que puisse être l'intention, de se lancer dans les nouveautés avant de prendre l'avis de l'Eglise. La preuve en est qu'après avoir propagé cet *Ave*